



# lectures

Revue mensuelle  
de  
bibliographie critique

Page

## SOMMAIRE

### IDÉAL ET PRINCIPES

<i>Nos bibliothèques en 1947 - Espoirs et souhaits.....</i>	Paul-A. Martin c.s.c	257
<i>La condition d'une littérature canadienne-française - Son originalité</i>	Hyacinthe-Marie Robillard, o.p.	260
<i>La législation canonique sur la censure et la prohibition des livres.....</i>		265
<i>1946 et les lectures - Événements et informations.....</i>	S.B.D.	270

### ÉTUDES CRITIQUES

<i>Crise de l'homme... Yvon Blanchard</i>		273
<i>L'œuvre poétique de Victor Hugo</i>	Rita Leclerc	277
<i>Canadiennes.....</i>	Elie Goulet	279

### NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

<i>Volumes (Voir liste p. 3 de la couverture).....</i>		283
<i>Revue.....</i>		318

Tome I - no 5  
JANVIER 1947

Montréal



# LECTURES

REVUE MENSUELLE DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

Service de Bibliographie et de Documentation de FIDES

Direction : Paul-A. MARTIN, c.s.c.

Rédaction : Théophile BERTRAND

Technique bibliographique : Cécile MARTIN

## COMITÉS CONSULTATIFS

### *Doctrine et Droit canonique*

Valérien BÉLANGER, ptre, D.D.C.,  
professeur à la Faculté de Droit canonique de  
l'Université Laval.

Jean-Fr. BÉRUBÉ, s.s.s., L.Ph.,  
professeur de Philosophie au Scolasticat des  
Pères du T.-S.-Sacrement, à Montréal.

Guy-M. BRISEBOIS, o.f.m., D.D.C.,  
professeur de Droit canonique au Grand Sé-  
minaire de Montréal.

Jean-Marie GABOURY, c.s.c.,  
professeur de Philosophie au Collège de Saint-  
Laurent.

Paul GAY, c.s.sp.,  
professeur de Rhétorique au Collège Saint-  
Alexandre.

Jacques TREMBLAY, s.j.,  
professeur de Philosophie au Collège Jean-de-  
Brébeuf.

### *Technique bibliographique*

Roméo BOILEAU, c.s.c.,  
professeur de *Classification systématique* à  
l'École de Bibliothécaires de l'Université de  
Montréal.

Marie-Claire DAVELUY,  
professeur de *Bibliographie* à l'École de Bi-  
bliothécaires.

Laurette TOUPIN et G. KARCH,  
professeurs de *Catalographie* à l'École de Bi-  
bliothécaires.

*Publication autorisée par l'Ordinaire.*

## NOTES :

1. La revue est publiée mensuellement de septembre à juin ; en juillet et août il ne paraît qu'un seul numéro. Les onze livraisons de l'année constituent deux tomes : septembre à février et mars à juillet-août.
2. Chaque numéro comporte en couverture une table alphabétique des noms d'auteurs suivis du titre des ouvrages recensés. Le dernier numéro de chaque tome (soit celui de février et celui de juillet-août) comprend une table méthodique des sujets traités ainsi qu'une table alphabétique des ouvrages recensés dans les six derniers mois.
3. La référence bibliographique de toutes les publications mentionnées dans *Lectures* est rédigée d'après les règles de la catalographie, et dans chaque cas est indiquée la cote de la classification décimale universelle.
4. Les cotes morales en usage sont les suivantes :

M Mauvais

D Dangereux

B? Appelle des réserves plus ou moins graves, c'est-à-dire à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement et moralement).

B Pour adultes.

Un ouvrage dont le titre n'est suivi d'aucune de ces quatre mentions est irréprochable et peut être lu par tous.

## CANADA :

le numéro ..... \$0.25  
abonnement annuel ..... 2.50

## ÉTRANGER :

abonnement annuel ..... 3.00

## FRANCE :

abonnement annuel ..... 300 fr.

LA PROCURE GÉNÉRALE DU CLERGÉ,  
5, rue de Mézières,  
Paris (VI<sup>e</sup>), FRANCE.

*Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.*



25 EST, RUE SAINT-JACQUES  
MONTRÉAL-1 \*Plateau 8335

## *Nos bibliothèques en 1947*

### Espoirs et souhaits

Les apôtres du livre peuvent être contents de l'année qui finit. Au cours de 1946, en effet, la question des lectures et des bibliothèques a retenu l'attention non seulement de nos spécialistes, mais aussi de nos chefs religieux et civils. De telle sorte que de grands progrès ont été réalisés, tant au point de vue assainissement moral des lectures qu'au point de vue diffusion de la culture dans tous les rangs de la société.

Nos gens lisent de plus en plus, telle est la constatation qui s'impose à tout observateur sérieux. Les ouvrages que publient nos différents éditeurs, s'ils ont quelque valeur, s'enlèvent rapidement, et atteignent même, pour les meilleurs, des tirages inattendus qu'on peut comparer, toute proportion gardée, aux grands succès de l'édition française. Par ailleurs, les bibliothèques existantes sont beaucoup plus achalandées et dans plusieurs villes, au cours de l'année dernière, les autorités compétentes ont pu favoriser le développement de ces « universités du peuple », et même leur adjoindre le renfort de succursales bien actives.

Ces progrès, surtout d'ordre matériel et technique, ne donneraient pourtant pas les mêmes espoirs, s'ils n'étaient accompagnés de préoccupations supérieures, d'ordre proprement culturel. La campagne de moralité organisée en 1946 n'a pas peu contribué à mettre en garde des éditeurs hasardeux et à détourner le public d'une littérature malsaine. D'autant plus qu'un mou-

vement positif d'orientation s'est dessiné en même temps dans tous les milieux. Il faut mentionner surtout les *services de presse* qui, dans certains diocèses, ont réalisé un magnifique programme d'apostolat des lectures. Tout ceci d'ailleurs était noté par Son Eminence le Cardinal J.-M.-R. Villeneuve, o.m.i., lors de la conférence qu'il a donnée à Montréal sur ce problème des lectures.<sup>1</sup> Cette conférence elle-même constitue un événement capital car, de l'avis des spécialistes du livre c'est la première fois qu'un prince de l'Eglise se prononce avec autant de précision sur ces questions et notamment sur le problème des bibliothèques.

Cependant, il reste encore beaucoup à faire pour la diffusion d'un humanisme populaire respectueux de la culture intégrale et des exigences de la morale. Le mouvement doit donc s'accélérer en 1947, et d'autant plus que, à l'heure actuelle, la division de la société en deux groupes bien tranchés s'accroît davantage. L'un de ces groupes est formé de gens cultivés, vraiment aptes à vivre un humanisme chrétien ; l'autre est constitué de personnes parfois également cultivées mais à qui échappent certaines catégories de valeurs essentielles et qui exploitent souvent indûment la thèse catholique de l'accession du peuple à la culture. L'urgence de remédier aux dangers de cette situation est certes patente car, si les masses ne reçoivent pas des catholiques la satisfaction de leur soif de bonheur, il est à craindre qu'elles demandent aux mouvements subversifs une amélioration à leur sort ; les remèdes à y apporter sont, par ailleurs, plus difficiles à déterminer. Il est indéniable qu'une saine orientation des lectures et le rayonnement de bibliothèques bien administrées sont parmi les principaux moyens mis à notre disposition pour faire en sorte que chacun des membres de la société puisse, en remplissant fidèlement les devoirs de sa profession, assurer son bonheur à la fois temporel et éternel.

---

1. *Le Problème des lectures*, par Son Em. le Cardinal J.-M.-R. Villeneuve, o.m.i., Montréal, Fides, 1946. 27 p. ; \$0.15.

Nous souhaitons avec une insistance particulière qu'en 1947, le développement des bibliothèques soit fonction d'un plan d'ensemble adopté en haut lieu : en ce domaine, qui relève de l'éducation, il faut se garder de l'à peu près et des dangers d'aventures aux conséquences tôt ou tard désastreuses. On l'a dit et il faut le répéter : une des plus grandes raisons de la lenteur du développement des bibliothèques dans notre province, c'est l'absence d'un tel plan. Or l'École de Bibliothécaires, il y a déjà plus de deux ans, a lancé dans le public un projet d'organisation générale des bibliothèques de la province, projet selon lequel les bibliothèques dépendraient du Département de l'Instruction publique. D'après ce projet, le Comité catholique de l'Instruction publique organiserait un Office provincial de bibliothèques auquel seraient rattachés, dans les municipalités, des Commissions municipales de bibliothèques, et dans les campagnes, des Conseils régionaux de bibliothèques chargés d'unités régionales embrassant un ou plusieurs comtés, ou mieux tout un diocèse.

Au début de cette nouvelle année, nous formulons donc le vœu que nos lecteurs et tous ceux qui ont quelque influence en la matière travaillent à la mise en œuvre de ce plan : sa réalisation, même partielle, marquera un jalon important dans l'ascension culturelle des nôtres.

Paul-A. MARTIN, c.s.c.

# La condition d'une littérature canadienne-française

## SON ORIGINALITE

M. René Garneau a montré avec beaucoup d'à propos et de justesse, à notre avis, dans un récent article<sup>1</sup>, que la véritable crise de l'édition canadienne était dans l'esprit, et dans l'esprit de nos écrivains eux-mêmes. Et s'il n'entend pas par là, évidemment, attaquer de front tous nos écrivains, il atteint du moins directement ceux-là qui se plaignent le plus amèrement de l'oubli où on les laisse, et qui ont cependant les premiers renoncé à s'intéresser à notre peuple, à écrire pour lui, à lui donner la seule littérature qu'il puisse entendre et apprécier : une littérature canadienne-française.

Telle nous a paru être la substance de la pensée de M. Garneau, et si nous entreprenons le présent article, c'est uniquement pour la pousser plus à fond, et lui donner une portée plus universelle.

Le problème le plus sérieux et le plus décisif qui occupe aujourd'hui l'esprit d'un écrivain de chez nous touche la nature même d'une littérature canadienne, la toute première constitution de son essence : son *quid sit*, et plus exactement son *quid erit* ?

Une telle littérature est-elle concevable ? Quelles seront ses notes, ses caractéristiques ? Quelle sera sa situation exacte entre la littérature française d'expression européenne et la littérature anglo-canadienne d'expression américaine ?

Le problème en question est donc un problème d'originalité, d'individualité. Et pour lui donner une apparence plus concrète, nous pourrions nous le représenter ainsi. A supposer que, par la grâce de Dieu, un Racine ou un Pascal nous soient donnés : dans quelle langue écriraient-ils ? quels thèmes traiteraient-ils ? en quoi une *Atthalie* écrite et jouée à Montréal, des *Pensées* écrites et publiées à Québec, différeraient-elles et ne différeraient-elles pas de l'*Atthalie* que nous connaissons assez bien et des *Pensées* que nous ne connaissons pas assez ?

Sans prétendre apporter en cinq ou six pages une solution définitive à un problème d'ailleurs insoluble par plus d'un côté, nous voulons énoncer ici quelques principes élémentaires qui, maniés avec plus de finesse que de géométrie, aideraient peut-être à la formulation d'une réponse équitable et satisfaisante.

<sup>1</sup> Garneau (René), *La crise est dans l'esprit* (Littérature, supplément littéraire du Canada, 4 novembre 1946).

Et pour prendre notre point de départ dans une évidence rationnelle, nous poserons comme indémontrable qu'une littérature canadienne-française ne pourra se constituer qu'à la condition de ne rien laisser perdre de ses attributs les plus notoires : elle devra être canadienne et française, intégralement, indistinctement, tout à fait l'une et tout à fait l'autre et les deux en même temps. Qui voudrait chez nous faire « français », fera de l'exotisme — et l'on sait quel est le maigre intérêt des œuvres exotiques au sein de la littérature française elle-même. Pour l'exprimer encore plus carrément : un Canadien habillé à la française sera toujours un Français mal habillé. Mais qui croira se tirer d'embarras et dissiper toute équivoque en faisant catégoriquement, spécifiquement, exclusivement « canadien » — qu'il entende par là canadien-français ou canadien-tout-court — se coupera toute voie d'accès vers la littérature digne de ce nom, vers la grande littérature, expression de la culture et de la pensée humaine. En ce sens, être Canadien serait renoncer à être humain, et de se lier — fut-ce sous prétexte de fidélité au passé — et de se river à ce seul coin du temps et de l'espace où s'agite notre corps, serait oublier qu'il y a une partie de nous-mêmes pour laquelle le monde entier sera toujours trop petit, et en considération de laquelle les Grecs eurent ce génie de reconnaître « que le philosophe n'avait pas de patrie ».

Mais cela posé, les termes du dilemme présent n'en sont que mieux marqués. Il reste toujours à se demander : comment une littérature à la fois canadienne et française arrivera-t-elle à l'originalité ? comment, tout en étant l'expression fidèle et aucunement maniérée de l'âme de notre peuple, saura-t-elle garder pour autant une valeur et une portée humaine, universelle, illimitée ?

Poussons donc un pas plus avant et répondons cette fois qu'il y a pour l'ordre universel de l'être, et donc forcément aussi pour la littérature et les arts, deux sortes d'individualité et d'originalité possibles. L'une se trouve impliquée dans la notion d'infini, l'autre dans la notion d'indéfini ; l'une a pour siège la matière, l'autre l'immatériel ; l'une est œuvre ou découverte de l'intelligence, l'autre condition de la chair et nourriture du sens.

Et pour ne pas donner un air de haute sagesse à ce qui n'est qu'élémentaire vérité, disons qu'il nous est loisible à nous-mêmes, tous tant que nous sommes, de nous rendre originaux et distincts de nos semblables par deux voies bien opposées et qui tombent justement sous l'une ou l'autre des catégories précédemment énoncées. Nous pouvons chercher à nous distinguer de nos semblables par une supériorité réelle de notre esprit et de notre cœur, en les dépassant de toute la largeur de nos vues et de toute la largeur de charité ; ou par une allure et un comportement plus ou moins extravagants de notre corps animal. Dans les deux sens les possibilités d'originalité sont illimitées. Toutefois, dans le domaine spirituel, ces possibilités sont rigoureusement infinies,

car par l'esprit et la volonté nous sommes capables d'une vérité et d'une bonté réellement infinies ; mais dans le domaine sensible ou corporel ces possibilités sont seulement indéfinies, car si on ne peut accumuler du même coup toutes les imperfections de la matière, on peut cependant et sans trop d'effort les pourchasser l'une à la suite de l'autre. Ainsi, je puis chaque jour m'habiller un peu différemment de mes concitoyens, parler un peu plus mal qu'eux, raccourcir ma canne d'une demie ligne chaque semaine, et par là m'assurer une notabilité certaine parmi les gens de mon quartier.

Et pour revenir maintenant à la question principale, reconnaissons que notre littérature canadienne a connu et connaît encore ces deux modes d'originalité. Et si j'apporte ici des exemples, ce n'est aucunement pour mettre immédiatement en cause des œuvres et des auteurs, mais seulement pour expliciter des notions qui me paraissent de première importance.

Deux écrivains nous ont donné des œuvres originales, et du meilleur ordre : Louis Hémon et Gabrielle Roy. Mais de quelle originalité s'agit-il ? Réside-t-elle essentiellement dans le *thème* et le *sujet* de leurs romans, dans les *descriptions* qu'on y fait de nos longs hivers et de notre vie citadine, dans les quelques *locutions* populaires dont l'un et l'autre a su agrémenter ses dialogues, dans les *tirades* patriotiques enfin qu'ils ont insérées chacun au bon endroit ? A Dieu ne plaise ! C'est beaucoup plus haut qu'il faut chercher, si on ne veut pas insulter à leur talent. Et il est seulement regrettable que d'excellents critiques aient ici fait royalement figure d'aveugles (et nous ne parlons pas de journalistes intéressés qui ont cru bon de présenter *Bonheur d'occasion* comme l'article tout désigné d'une propagande en faveur du « retour à la terre » ; autant demander à l'*Enéide* l'annonce d'un combustible « Didon »). Si ces œuvres nous touchent — et si on les a achetées chez nous et à l'étranger — c'est en premier lieu parce qu'elles répondent au premier de nos besoins, qui est un besoin d'œuvres humaines. Peu importe ici le décor, le langage, le milieu ; comme il n'importe guère que les Romains de Corneille soient beaucoup plus Français que Romains, et que les Italiens de Shakespeare aient aux veines peu de sang latin. Certes, ce sont là des notes, des accidents, des artifices qui aident et facilitent l'effort de l'intelligence : ils n'apportent rien de fondamental, et un esprit robuste s'en passerait. Molière se joue sans costumes. Florentine nous retiendrait aussi bien dans les limites de la Banlieue rouge qu'elle ne le fait dans les limites de la Métropole. Ces œuvres nous touchent, parce que la Mère Chapdelaine, Madame Lacasse, son gamin qui meurt d'inanition à l'hôpital et jusqu'à sa nurse... ont ce pouvoir de nous révéler quelque aspect de nous-mêmes, que nous nous connaissions depuis toujours, mais que nous n'aurions jamais su nous expliquer aussi bien. Ces personnages n'ont pas de nom, ils n'ont au vrai pas de pays :

Ils ont pour originalité le drame de leur cœur et non les particularités et l'agitation de leur squelette de chair.

Par contre, depuis *Maria Chapdelaine*, et en même temps que *Bonheur d'occasion*, on a écrit et on continue d'écrire un assez bon nombre de romans « canadiens ». Or, en un sens, tous ces romans ont de beaucoup dépassé les précédents du point de vue originalité : ils sont beaucoup plus spécifiquement canadiens. Mais il faut voir par quel bout. L'un a cru que de multiplier à l'extrême les quelques rares « sacres » échappés à Ti-Bé ou à Da-Bé lui fournirait toute l'originalité désirée, et en toute vérité il a sûrement touché un sommet dans ce genre. Un autre a collectionné tous les « canadianismes » utilisés ou utilisables, pour le présent et l'avenir, et en a garni ses œuvres d'un jargon aussi étranger à nos oreilles et à notre vrai parler que n'était la langue des Précieuses ou celle de Vaugelas aux contemporains de Molière. Que penser de cette originalité, bien distincte de l'autre ? Est-il seulement besoin d'insister sur son caractère factice, sur sa banalité fondamentale et sa trivialité patriotarde ! Au lieu de demander à Cyrano quelle grande âme il cache sous son grand nez, on lui a demandé s'il préférerait les mouchoirs de bonne toile du pays.

D'entre ces genres d'originalité, lequel vaut-il mieux choisir ? Libre à nos écrivains d'incliner dans le sens qui leur paraîtra le meilleur, mais qu'ils sachent bien que de leur choix dépend immédiatement le sort de notre littérature. Car s'ils acceptent la ligne et le modèle indiqués par *Maria Chapdelaine* et *Bonheur d'occasion*, il n'est pas du tout impossible qu'ils en viennent à nous donner une « littérature » ; s'ils préfèrent l'autre voie, ils nous feront tout au plus une *réclame* touristique, et susceptible d'attirer ceux qui aiment notre soupe-aux-pois plus que ceux qui aimeraient notre culture. Et j'ajoute ceci, bien qu'en dehors du discours : si nous nous rappelions un moment quelle fatigue et souvent quelle irritation produisent sur nous ces passages des écrivains de France où l'on chante le couplet à la « France éternelle, patrie de l'esprit et nombril de la terre », peut-être serions-nous moins empressés ensuite à jouer trop d'une semblable pédale, dans les œuvres que nous désirerions nous-mêmes voir apprécier et estimer à l'étranger...

Mais avant de conclure ces quelques réflexions, il nous reste à toucher le point le plus important de toute cette enquête — et qui sera cependant le plus court, étant donné que nous avons déjà occupé tout l'espace alloué. A supposer donc que nos écrivains se consacrent d'abord et exclusivement à la recherche de l'universel et de l'humain, comment feront-ils œuvre canadienne ? Et s'ils écrivent dans cette langue qu'il est convenu d'appeler le « français officiel », le français de l'heure, le français actuellement classique, celui de toutes nos grammaires et de tous nos dictionnaires, et qu'ils le fassent en suivant les tendances et les inspirations de leur

esprit nourri de la meilleure et aussi « officielle » tradition française, comment leurs œuvres se distingueront-elles des œuvres rédigées en France par des écrivains de France ?

Notre solution à ce dernier problème sera des plus simples, car en vérité le problème nous paraît inexistant. La nature répondra ici pour nous et nous délivrera dès le principe de toute angoisse sur ce sujet. Racine ne s'est pas demandé s'il allait écrire « dix-septième siècle », ni même s'il allait écrire « français », et il ne s'est pas demandé davantage si sa tragédie allait être « racinienne » : il aurait tenté d'échapper à toutes ces nécessités et à toutes ces contingences qu'il n'aurait pu le faire. Il y a, en effet, une façon de se défendre d'être de son milieu et de son siècle, qui n'appartient qu'aux hommes de tel milieu et de tel siècle.

Le jour donc où nos écrivains chercheront à étudier l'homme, l'homme tout-court, ils le feront de façon canadienne parce qu'étant eux-mêmes canadiens. Eh quoi ! Cet homme-tout-court ils l'auront découvert à travers les agissements de leurs frères et de leurs compatriotes ; ils l'auront suivi forcément dans un décor et des occupations et des tournures de langage et des idées propres à l'homme du Québec.

J'ajoute que l'écrivain lui-même, appliqué à la recherche de cet universel, aura reçu du ciel, après trois siècles d'hérédité canadienne, une façon de voir, de sentir, de raisonner, qui ne feront équivoque à personne. Inutile pour lui de presser le claxon nationaliste : ses cousins de France, avec tout le raffinement et hélas ! cette objectivité méprisante que favorise une trop grande parenté, seront les premiers à souligner le caractère canadien de l'œuvre.

En somme, nous aurons une littérature canadienne-française le jour où, oubliant de faire canadien et français, nous viserons d'abord et avant tout à créer une œuvre humaine, dans la sincérité et la générosité de notre esprit et de notre cœur, en exploitant à fond les talents départis à notre peuple. Cherchons la vérité et la beauté dans toute leur pureté, en nous détachant le plus possible des affections passagères et des influences variables du présent, et l'originalité nous sera donnée par surcroît. Rares, en effet, et originaux furent en tous temps ceux qui eurent le courage d'adopter cette route, et il est douteux que l'avenir vienne démentir sur ce point le passé.

Hyacinthe-Marie ROBILLARD, o.p.

# La législation canonique sur la prohibition des livres

*Pour répondre au désir d'un grand nombre et aussi à un besoin évident, nous croyons utile de publier la législation de l'Eglise sur la prohibition des livres. Nous avons extrait de l'Index du R. P. Raymond-M. Charland, o. p., le texte même du code de droit canonique. Les lecteurs sauront tirer de ce texte de fructueuses leçons. Peut-être trouveront-ils avantage à grouper comme il convient, sous les quatre divisions suivantes, les enseignements et les prescriptions de ces canons : 1° prohibition par décret (mise à l'Index) ; 2° effets de la mise à l'Index ; 3° prohibition de droit (règles générales de l'Index) ; 4° exemptions, permissions, vente des livres prohibés. Nous soulignons en particulier l'importance et l'universalité des règles générales de l'Index (canon 1399), si souvent ignorées ou méconnues, de même que les exigences inéluctables du droit naturel. (canon 1405)*

Canon 1384, par. 1. L'Eglise a le droit d'exiger que les fidèles ne publient pas de livres qu'elle ne les ait au préalable jugés et reconnus, comme aussi de prohiber, pour de justes motifs, des livres de n'importe quel auteur.

Par. 2. Les prescriptions de ce titre concernant les livres sont applicables, sauf s'il conste du contraire, aux journaux, aux périodiques et à toutes les autres publications.

## Chapitre I

*Ce premier chapitre, qui comprend les canons 1385-1395, traite de la censure préalable des livres. Nous publions seulement les paragraphes auxquels on se reporte dans le chapitre sur la prohibition des livres.*

Canon 1385, par. 1. Il est défendu, même aux laïques, d'éditer sans la censure ecclésiastique préalable :

1° Les livres des Saintes Ecritures ainsi que les notes et les commentaires qui les accompagnent ;

2° Les livres qui ont pour objet les Saintes Ecritures, la sacrée théologie, l'histoire ecclésiastique, le droit canonique, la théodicée, l'éthique, ou toute autre science religieuse ou morale ; les livres et opuscules de prières, de dévotion, de doctrine, d'instruction religieuse, morale, ascétique, mystique et autres semblables, bien qu'ils paraissent conduire à la piété ; et en général tout écrit où se trouvent des passages intéressant particulièrement la religion et l'honnêteté des mœurs ;

- 3° Les images sacrées, de quelque manière qu'elles soient imprimées, qu'elles soient ou non accompagnées de prières.
- Canon 1391. Les versions en langue moderne des Saintes Écritures ne peuvent être imprimées, que si elles sont approuvées par le Siège apostolique, ou si elles sont éditées sous le contrôle des évêques et avec des notes extraites principalement des écrits des saints Pères de l'Église et des ouvrages des écrivains savants et catholiques.

## Chapitre II

### *De la prohibition des livres*

- Canon 1395, par. 1. Le droit et le devoir de prohiber les livres pour une juste cause appartiennent non seulement à l'autorité ecclésiastique suprême pour l'Église universelle, mais aussi aux conciles particuliers et aux Ordinaires des lieux pour leurs sujets.
- Par. 2. Contre cette prohibition il est permis de recourir au Saint-Siège. Ce recours, toutefois, n'a pas d'effet suspensif.
- Par. 3. L'Abbé d'un monastère indépendant, le Supérieur général d'une congrégation cléricale exempte, avec leur chapitre ou leur conseil, peuvent également, pour un juste motif, prohiber des livres pour leurs sujets. Ont le même pouvoir, s'il y avait péril à tarder, les autres Supérieurs majeurs avec leur conseil, à la condition toutefois qu'ils en réfèrent d'urgence au Supérieur général.
- Canon 1396. Les livres condamnés par le Siège apostolique sont prohibés pour le monde entier et en chacune de leurs versions dans les diverses langues.
- Canon 1397, par. 1. Il appartient à tout fidèle et surtout aux clercs, aux dignitaires ecclésiastiques et à ceux qui se distinguent par leur science de déférer aux Ordinaires des diocèses ou au Siège apostolique les livres qu'ils jugent pernicious. Ce soin revient à un titre spécial aux Légats du Saint-Siège, aux Ordinaires des diocèses, aux Recteurs des universités catholiques.
- Par. 2. Il convient que dans la dénonciation des mauvais livres, non seulement le titre du livre soit indiqué, mais encore, dans la mesure du possible, que soient exposées les raisons pour lesquelles on juge la condamnation nécessaire.
- Par. 3. Ceux à qui est faite la dénonciation ont le devoir sacré de garder secret le nom des dénonciateurs.
- Par. 4. Les Ordinaires des lieux veilleront par eux-mêmes, ou, s'il en est besoin, par des prêtres capables, sur les livres qui sont publiés ou mis en vente dans le territoire de leur juridiction.
- Par. 5. Quant aux livres qui exigent un examen plus approfondi, ou ceux pour lesquels une sentence de l'autorité su-

prême paraît nécessaire afin d'obtenir un effet salutaire, les Ordinaires les déféreront au jugement du Siège apostolique.

Canon 1398, par. 1. La prohibition d'un livre a pour effet qu'on ne peut, sans la permission requise, ni l'éditer, ni le lire, ni le garder, ni le vendre, ni le traduire, ni le communiquer à d'autres de quelque façon que ce soit.

Par. 2. Aucun livre prohibé ne peut être réédité à moins que, toutes corrections faites, la licence n'en ait été donnée par qui avait prohibé le livre, ou par le supérieur ou par le successeur de celui-ci.

Canon 1399. *Sont prohibés de plein droit.* (il s'agit ici des règles générales de l'Index):

1° Les éditions du texte original et des anciennes versions catholiques de la Sainte Ecriture, même celles de l'Eglise orientale, publiées par des écrivains non-catholiques ; de même aussi les versions en n'importe quelle langue qu'ils auraient faites ou éditées.

2° Les livres de n'importe quels auteurs qui défendent l'hérésie ou le schisme, ou qui, de quelque façon que ce soit, tentent de détruire les fondements mêmes de la religion.

3° Les livres qui, de parti pris, attaquent la religion ou les bonnes mœurs.

4° Les livres de tous les auteurs non catholiques qui traitent *ex professo* de religion, à moins qu'il ne soit évident qu'ils ne contiennent rien de contraire à la foi catholique.

5° Les livres dont il est question aux canons 1385, par. 1, et 1391 ; de plus, parmi ceux dont il est question au can. 1385 précité, par. 1, n. 2, les livres et les opuscules qui racontent des apparitions nouvelles, des révélations, des visions, des prophéties et des miracles, ou qui introduisent des dévotions nouvelles, même sous prétexte qu'elles sont privées, s'ils sont édités sans qu'on ait observé les prescriptions canoniques.

6° Les livres qui attaquent ou tournent en dérision l'un quelconque des dogmes catholiques ; ceux qui soutiennent des erreurs proscrites par le Siège apostolique ; ceux qui décrèient le culte divin ; ceux qui tendent à ruiner la discipline ecclésiastique et ceux qui, de parti pris, insultent la hiérarchie ecclésiastique, l'état clérical ou religieux.

7° Les livres qui enseignent ou recommandent la superstition de quelque genre qu'elle soit, les sortilèges, la divination, l'évocation des esprits et autres choses semblables.

8° Les livres qui prétendent établir la licéité du duel, du suicide ou du divorce ; ceux qui traitant des sectes maçonniques et autres sociétés secrètes, prétendent qu'elles sont utiles et qu'elles ne nuisent ni à l'Eglise ni à la société civile.

9° Les livres qui *ex professo* traitent de choses lascives ou obscènes, les racontent ou les enseignent.

10° Les éditions des livres liturgiques approuvés par le Siège apostolique dans lesquelles quelque chose aurait été changé et qui, de ce fait ne concorderaient plus avec les éditions authentiques approuvées par le Saint-Siège.

11° Les livres qui divulguent des indulgences apocryphes ou qui auraient été proscrites ou révoquées par le Saint-Siège.

12° Les images, quel que soit leur mode d'impression, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la Bienheureuse Vierge Marie, des Anges et des Saints ou autres serviteurs de Dieu, qui ne seraient pas conformes au sentiment de l'Eglise et à ses décrets.

Canon 1400. L'usage des livres dont parle le can. 1399, n. 1, et celui des livres édités contre les prescriptions du can. 1391, est permis seulement à ceux qui s'occupent, en quelque manière, d'études théologiques ou bibliques pourvu, toutefois, que l'édition de ces livres soit fidèle et intégrale et que, dans leurs prolégomènes ou leurs annotations, ils n'attaquent pas les dogmes de la Foi catholique.

Canon 1401. Les cardinaux de la sainte Eglise romaine, les évêques, même titulaires, et les autres Ordinaires, tout en étant tenus aux précautions nécessaires, ne sont pas atteints par la prohibition ecclésiastique des livres.

Canon 1402, par. 1. En ce qui concerne les livres prohibés de plein droit ou par décret du Siège apostolique, les Ordinaires ne pourront donner de permission à leurs sujets que pour des livres déterminés et seulement dans les cas urgents.

Par. 2. Que s'ils ont obtenu du Siège apostolique un indult général pour permettre à leurs sujets de garder et de lire les livres prohibés, ils ne donneront cette permission qu'avec discernement et pour un motif juste et raisonnable.

Canon 1403, par. 1. Ceux qui ont obtenu l'autorisation apostolique de lire et de garder des livres prohibés, ne peuvent pour cela lire et garder les livres quelconques proscrits par leurs Ordinaires, à moins que l'indult apostolique ne leur donne expressément la permission de lire et de garder les livres condamnés par n'importe quelle autorité.

Par. 2. De plus, ils sont tenus, par un grave précepte, de garder ces livres de manière qu'ils ne tombent pas en d'autres mains.

Canon 1404. Les libraires ne doivent ni vendre, ni prêter, ni garder des livres traitant *ex professo* d'obscénités. Quant aux autres livres prohibés, ils ne les garderont en vente qu'après en avoir obtenu la permission du Siège apostolique. En outre, ils ne les vendront qu'à ceux qu'ils peuvent prudemment considérer comme ayant le droit de les demander.

Canon 1405, par. 1. La permission accordée par quelque autorité que ce soit ne soustrait aucunement à la défense faite à chacun par le droit naturel de lire des livres qui exposent le lecteur à un danger spirituel prochain.

Par. 2. Les Ordinaires des lieux et tous ceux qui ont charge d'âmes avertiront opportunément les fidèles du péril et du dommage auxquels expose la lecture des mauvais livres et plus particulièrement la lecture des livres prohibés.

Canon 2318, par. 1. Encourent *ipso facto* l'excommunication réservée spécialement au Siège apostolique, au moment même où l'ouvrage est publié, les éditeurs des livres des apostats, des hérétiques et des schismatiques qui défendent l'apostasie, l'hérésie ou le schisme, et aussi tous ceux qui défendent, lisent ou retiennent ces mêmes livres ou d'autres livres nommément condamnés par lettres apostoliques.

Par. 2. Les auteurs et les éditeurs qui, sans la permission requise, font imprimer les livres des Saintes Ecritures, ou des annotations ou des commentaires des textes sacrés encourent *ipso facto* l'excommunication non réservée.

---

## CREDO DE LA LECTURE

1. Je crois que la lecture est la nourriture morale de l'âme et que les doctrines font les hommes ; témoin cet axiome que tous les siècles ont connu : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es ».

2. Je crois que le tempérament intellectuel, comme celui du corps, se forme par les mets qu'on lui sert.

3. Je crois qu'il est impossible au plus fort caractère de résister toujours à une lecture du même genre : un commerce assidu est toujours victorieux.

4. Je crois qu'un mauvais livre est un ami corrompu et corrupteur.

5. Je crois que les mauvaises lectures sont aussi pernicieuses à l'âme que le poison au corps.

6. Je crois que la lecture trop fréquente des romans ôte au caractère sa gravité, à la vie son sérieux, au cœur sa pureté, à la volonté sa force.

7. Je crois qu'un grand nombre de personnes se font illusion au sujet des lectures, soit en les faisant, soit en les permettant.

8. Je crois que les personnes qui permettent, imposent, favorisent ou conseillent les lectures frivoles, dangereuses ou mauvaises contractent une terrible responsabilité devant Dieu.

9. Je crois qu'au moment de la mort une foule d'illusions seront tardivement dissipées au détriment d'un grand nombre d'âmes.

10. Je crois que si les âmes perdues par les mauvaises lectures nous apparaissaient tout à coup, nous serions frappés de leur nombre.

11. Je crois que si les livres pouvaient parler, ils révéleraient des choses épouvantables touchant l'apostolat de perversité qu'ils ont exercé sur les âmes.

12. Je crois qu'un vrai chrétien ne doit pas lire de mauvais livres, qu'il perdra son argent à se les procurer, son temps, son intelligence à les lire et que, s'il en a, il doit les jeter au feu.

# 1946 et les lectures

## ÉVÉNEMENTS ET INFORMATIONS

17 janvier. — Mgr Albert Valois, directeur de l'Action catholique du diocèse de Montréal, remet aux journalistes un communiqué où il fait appel à toutes les sociétés, catholiques ou non, pour faire la guerre aux illustrés indécents et provocateurs ainsi qu'à toute la littérature malsaine.

23 janvier. — Le Congrès annuel de la Société des Éditeurs canadiens du Livre français a lieu à Québec. Sont élus membres du Conseil : M. Robert Charbonneau, président, (Editions de l'Arbre), M. Lorenzo Audet, vice-président, (La Photographure artistique), M. Benoît Baril (remplacé en septembre 1946 par M. Victor Martin), conseiller, (Editions Fides), M. J.-A. Pony, conseiller, (Librairie Pony). Le Secrétaire de la Société est M. Charles Holmes.

21 avril. — Lettre de S. E. Mgr Georges-Léon Pelletier, évêque auxiliaire de Québec, à propos de la campagne de moralité.

1er mai. — Les Archevêques et Evêques de la province civile de Québec, réunis en assemblée plénière, font une déclaration solennelle au sujet de la Société catholique de la Bible. Ils approuvent le travail de la Société et lui demandent d'intensifier son action et notamment d'organiser chaque année un dimanche de la Bible.

1er mai. — La Ville de Montréal décide d'aménager cinq succursales de la Bibliothèque municipale : trois pour adultes, et deux pour enfants.

9 mai. — L'Association Canadienne des Bibliothèques catholiques, fondée en 1943, s'adjoint un Grand Conseil dont les membres représentent toutes les parties du Canada. Voici les noms de ces membres : Présidents d'honneur : S. Em. le Cardinal J.-M.-R. Villeneuve, o.m.i., S. Em. le Cardinal J.-C. McGuigan. Conseillers : Mgr Paul Bernier, C.S. et Mgr Basil Markle, secrétaires de l'Episcopat canadien ; Mgr Olivier Maurault, P.S.S., Recteur de l'Université de Montréal ; Mgr F. Vandry, Recteur de l'Université Laval ; R. P. René Beaudry, c.s.c. (Université St-Joseph) ; R. P. Léo Lafrenière, o.m.i. (Winnipeg) ; R. Sister Francis de Sales (Halifax) ; R. Father Gerald Lahey, s.j. (Winnipeg) ; M. Léo-Paul Desrosiers de la Bibliothèque municipale de Montréal ; M. G.-E. Marquis, de la Bibliothèque de la Législature de Québec ; R. P. Auguste Morisset, o.m.i. de l'Université d'Ottawa ; M. Jos. Brunet, directeur des Bibliothèques scolaires à Montréal ; M. J.-J. Lefebvre, de la Bibliothèque Saint-Sulpice à Montréal.

28 mai. — S. Em. le Cardinal J.-M.-R. Villeneuve, o.m.i. prononce à Montréal une conférence sur le problème des lectures, à l'occasion de la bénédiction de l'immeuble Fides.

30 mai. — Au cours du troisième Congrès de l'ACEBAC (Association Catholique d'Etudes Bibliques au Canada) tenu à Ottawa, S. Em. le Cardinal J.-M.-R. Villeneuve, o.m.i. prononce une conférence sur les questions bibliques.

14-16 juin. — L'Association canadienne des Bibliothèques ou *Canadian Library Association* est fondée au cours d'un Congrès tenu à l'Université McMaster à Hamilton. Ce Congrès a été organisé par le *Canadian Library Council* après entente avec les Associations de Bibliothécaires de l'Alberta, de la Colombie-Britannique, du Manitoba, des Provinces Maritimes, de l'Ontario, du Québec et de la Saskatchewan. Le Comité exécutif est composé comme suit : Présidente : Mlle F. F. Waldon, *Public Library* de Hamilton ; 1er vice-président : Dr W. Kaye, *University of B.C. Library*, de Vancouver ; 2e vice-président : M. Jos.-A. Brunet, directeur des Bibliothèques scolaires à Montréal ; secrétaire exécutif : Mlle Eliz. Homer Morton d'Ottawa ; Trésorier : M. Hugh Gourley, *Public Library* d'Edmonton ; Président honoraire : Mlle Marg. S. Gill, du Conseil National des Recherches à Ottawa.

17 juin. — Parution de la 4e édition annuelle du *Guide des*

*Lectures et des Bibliothèques*. Ce guide présente une liste des ouvrages de langue française imprimés en Amérique qui sont actuellement en vente au Canada. Il est publié par les soins du service de bibliographie et de documentation de Fides.

15 juillet. — L'Ecole de Bibliothécaires de l'Université de Montréal inaugure aux Trois-Rivières la deuxième partie de sa session de cours d'été.

1er septembre. — Le Service de bibliographie et de documentation de Fides, pour faire connaître la valeur intellectuelle et morale des livres en circulation, lance *Lectures*, revue de bibliographie critique. Cette revue continuera le travail déjà commencé dans *Mes Fiches* (de mars 1943 à juin 1946, 1342 volumes et brochures ont été analysés dans *Mes Fiches*).

26 septembre — Les lauréats du prix littéraire de la Province de Québec sont, pour cette année, Mme Germaine Guèvremont et M. Roger Lemelin (premier prix ex æquo), M. Félix Leclerc (second prix).

29 septembre. — Pour la première fois au Canada, à la demande expresse de l'Episcopat, un dimanche de la Bible est organisé par la Société catholique de la Bible. A l'occasion de ce dimanche, la prédication, dans toutes les églises, porte sur la lecture des Saints Livres. Le Rév. Père Paul-A. Martin, c.s.c., président de la Société, expose à la radio ce qu'on entend par un dimanche de la Bible et indique le mouvement qu'il doit provoquer.

20 octobre. — Le Service diocésain de presse d'Ottawa organise une journée de presse sous le haut patronage de S. E. Mgr Alexandre Vachon. A cette occasion, une exposition de livres et de journaux catholiques est tenue à l'Académie de LaSalle.

27 octobre. — S. E. Mgr Joseph Charbonneau, Archevêque de Montréal, à l'issue du Congrès annuel des Associations diocésaines catholiques annonce la fondation d'une Ligue de décence pour lutter contre l'immoralité.

29 octobre. — La 2e session des causeries données à la Bibliothèque municipale de Montréal sous la rubrique « Votre auteur préféré » est inaugurée par François Hertel.

29 novembre. Collation des grades à l'École de Bibliothécaires de l'Université de Montréal. L'École décerne, pour la première fois, le baccalauréat

en bibliothéconomie et en bibliographie.

13 décembre. — Le Prix Duvernay (\$500.00) décerné par la Société Saint-Jean-Baptiste est attribué à M. Robert Charbonneau auteur de *Ils posséderont la terre et Connaissance du personnage*.

19 décembre. — L'Académie française décerne des prix à quatre de nos écrivains : Mme Germaine Guèvremont, M. Jean Bruchési, M. Louvigny DeMontigny, M. Roger Lemelin.

21 décembre. — L'assemblée semi-annuelle de la Société des Ecrivains canadiens a lieu au Cercle Universitaire de Montréal.

#### LE SERVICE DE

#### BIBLIOGRAPHIE ET

#### DE DOCUMENTATION

#### DE FIDES

---

Tel ouvrage de M. Victor Margueritte, qui a dépassé le demi-million, fait partie d'une série consacrée à l'abolition du mariage. Disons en passant que ces engins de guerre ont obtenu leur inconcevable succès avec l'appui et la publicité de journaux lus par des catholiques. (Alphonse de Parvillez, s.j., *le Livre au service du Christ*, p. 123.)

Appelé récemment à parler devant des jeunes gens de la littérature contemporaine en fonction d'une notion élevée et saine de l'amour — celle qui fait les familles stables et fécondes — j'ai été frappé de l'effroyable danger que peuvent courir ces jeunes gens du fait de cette littérature, s'ils s'abandonnent à son influence sans que personne les mette en garde, sans qu'aucune autre force puisse les aider à y résister. (Paul Haury, *la Contre-éducation par la Littérature*, dans la *Revue de l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française*, mai 1932 ; reproduit dans la *Revue des Lectures*, 15 septembre 1932, p. 1027-1031.)

Son [Gide] amoralisme érigé en principe de vie est « l'une des forces les plus dissolvantes qui se soient exercées depuis vingt ans sur la jeunesse française. » (Ibid.)

## Crise de l'homme

« *A mark in every face I meet  
Marks of weakness, marks of woe.* »

William BLAKE

L'homme est un étranger pour l'homme. Son existence se déroule au sein d'une méconnaissance et d'une ignorance de ce qu'il est, son activité porte à croire qu'il pratique l'épochè phénoménologique sur sa nature, qu'il la place entre parenthèses. Et cette attitude illogique semble devoir fournir une explication du chaos où se trouve plongé le monde actuel.

Marcel de Corte, un jeune philosophe belge dont la vigueur intellectuelle s'était jusqu'ici manifestée dans de savants travaux d'histoire de la philosophie, vient d'émettre un diagnostic de cette espèce en ces deux forts volumes intitulés : *Incarnation de l'homme* et *Philosophie des mœurs contemporaines*<sup>1</sup>.

Manifestement alarmé par l'incohérence de la vie des hommes, il s'est donné pour tâche de scruter les sources du mal qui imprime la faiblesse et la haine sur tous les visages. Par delà l'individualisme, le collectivisme grégaire, le culte du plaisir, la résurrection de doctrines païennes, la décadence de l'idée religieuse et la déchristianisation, il lui est apparu que le fond de la blessure au flanc de la civilisation moderne consistait en « une infidélité essentielle de l'homme à sa nature d'homme faite pour subsister en une seule et même substance : esprit et vie, corps et âme, dans l'harmonie et l'unité<sup>2</sup> ». Il a poussé plus loin encore sa perquisition et il a découvert que la cause fondamentale, la prime origine de cette blessure résidait dans l'avènement définitif du Rationalisme.

L'homme d'hier jouissait d'une santé morale qui lui assurait la continuité biologique et sociale nécessaire à la poursuite de sa vie terrestre. Mais l'homme d'aujourd'hui ne sait plus où il va,

<sup>1</sup> Corte (Marcel de) ; *Philosophie des mœurs contemporaines*. Homo rationalis. [Bruxelles] Editions Universitaires — Les Presses de Belgique [1944]. 490 p. 20.5 cm. (Coll. *Connaissance de l'homme*) \$4.00 (\$4.15 par la poste).

Corte (Marcel de) ; *Incarnation de l'homme*. Psychologie des mœurs contemporaines. Bruxelles, Editions Universitaires ; Paris, Librairie de Medicis [c1942]. 280 p. 20.5 cm. (Coll. *Connaissance de l'homme*).

17(04)

<sup>2</sup> A moins d'avis contraire, les textes cités entre guillemets seront tirés des deux ouvrages de Marcel de Corte.

il marche à l'aventure sans pouvoir sur aucun plan parvenir à un certain équilibre de ses mœurs. Les forces de production et de consommation s'affrontent avec fracas. Les législations se multiplient, les lois fourmillent avec le résultat que les ressorts mêmes de l'action sont rompus. En politique, la conquête de la liberté débouche sur la négation de la liberté. L'art s'accompagne d'un effritement dans le verbalisme et se termine volontiers par un frisson qui émerge de l'inintelligible et de l'informe. La science même s'hypostasie en des inventions multiples qui se retournent contre l'homme pour le « tuer ».

Pourquoi cette incohérence ? L'homme a consommé le divorce entre le corps et l'âme, entre l'esprit et la vie ; la recherche de la Raison a dévié sur l'instinct, et le malheureux a perdu le sens de l'unité de sa nature et de la finalité naturelle qui en est le prolongement. La crise est donc dans l'homme qui, « en s'arrachant de sa nature, s'est arraché de sa fin et n'a plus devant lui que l'inconnu ».

Le Rationalisme interprétant le conflit entre l'esprit et la vie a créé « une disjonction croissante entre la moralité et les mœurs de l'homme » (Gustave Thibon). Qu'est-ce à dire ? Les mœurs sont « l'ensemble des actions humaines intimement intégrées à la vie, les attitudes spontanément commandées par l'instinct, la tradition, les influences issues du milieu social... et l'acceptation inconsciente des nécessités primordiales de la nature humaine telles que l'histoire de l'humanité les a révélées. » La moralité, pour sa part, est « tout ce qui ressortit à l'affectivité spécifiquement consciente, à la raison génératrice d'idéaux universels, totalement indépendants des contingences concrètes et des fluctuations historiques de la vie individuelle ou collective. » Or, il se trouve que, d'une part, les mœurs sont en pleine décrépitude et, d'autre part, la surface de la moralité augmente corrélativement. Et cette situation de fait a provoqué toute une série de phénomènes comme l'affaiblissement de l'homme et la cristallisation de l'inertie humaine.

Par ailleurs, des lois positives viennent témoigner des effets encourus par la séparation concrète des mœurs et de la morale, telle la loi de transmutation des valeurs si chère à Nietzsche, la loi du ressentiment ou désir de vengeance consécutif à l'impuissance à vivre la nécessité résultant des valeurs positives, la loi du masque ou de l'enfantement de nouvelles valeurs, la loi du mimétisme ou de standardisation et, enfin, la loi de substitution par laquelle on choisit le signe au détriment de la chose signifiée.

Cette dernière loi indique que l'abstrait prend la place du concret. Voilà une attitude particulièrement choyée puisqu'il est facile de constater chez l'homme une identification croissante de son être à ses fonctions. L'homme est devenu « un agrégat de fonctions diverses en perpétuelle effervescence et dominée par une fonction essentielle : biologique, sexuelle, sociale, politique. »

La mécanisation de la vie humaine ou son assimilation à la machine, la dépersonnalisation de l'homme par la fonction économique, qu'elle s'appelle capitalisme ou socialisme, et la substitution d'une civilisation à type industriel à la civilisation à type contemplatif du moyen âge, voilà autant de conséquences se rattachant à la fonctionnalisation outrancière de l'homme contemporain.

Or la cause profonde, centrale, de tous ces bouleversements apparaît être, pour M. de Corte, le Rationalisme. Certes, il ne s'agit point ici du Rationalisme qui prolifère en des systèmes philosophiques aussi divers que contradictoires. Les épiphanies du désordre postulent la présence d'une cause qui agit comme « une imprégnation de la nature, telle qu'elle est donnée en sa finalité incompressible, par la raison isolée de la nature elle-même et amputée de son obéissance aux lois naturelles de la croissance morale de l'homme. » Ce qui est naturel à l'homme n'est plus ce qui relève de sa nature.

Dans cette perspective, on assiste à une fuite inconsidérée de soi à partir du concret vers l'abstrait et cette évasion produit inévitablement « une sclérose des puissances affectives qui portent l'homme vers la totalité concrète de l'objet à aimer. » Le sens de l'objet, le sens de l'être disparaissent bientôt comme l'indique, par exemple, la désobjectivation du lien social.

Ce mépris du concret s'accommode nécessairement du dédain absolu du Passé et des choses du Passé. Alors qu'autrefois la moralité était mue par l'exemple, la moralité des gens de ce siècle est déclenchée par des mots : d'où « l'hypocrisie chronique des mots » et la manie énervante du slogan, en vue de provoquer les automatismes de la masse. De toute façon, l'homme a rompu avec les valeurs consacrées par le Passé : famille, métier, patrie, religion. Il s'est livré à un processus d'impersonnalisation et d'individualisation, parce qu'en définitive il s'est refusé à l'éternel et s'est créé une nouvelle religion où s'insère une morale du devenir, une morale sans Dieu, « sans obligation ni sanction » (Guyau). Inutile d'insister pour montrer que cette morale « devient insupportable et invivable dans la mesure où elle est impuissante à proposer un terme concret à l'action humaine. »

L'homme nouveau est donc apparu sur la terre. A la faveur des trois incarnations historiques successives du Rationalisme, savoir la Renaissance, la Réforme et la Révolution, un style de vie s'est développé qui, professant avant tout la rupture avec le passé et l'autonomie radicale de la raison, se présente avec des caractéristiques dénommées, par exemple, domestication de l'inconscient, divinisation du sang et de la race, néomalthusianisme, et quoi encore !

A tout événement, le Rationalisme, et ces méfaits, « n'aurait pu apparaître sans une déviation antécédente de cette puissance

*d'amour et d'adhésion affective à l'être qui, plus que l'intelligence, constitue concrètement la caractéristique morale de l'homme* ». Le niveau de la moralité se mesure à l'amour. Or dans les mœurs contemporaines les formes de l'amour ne manifestent plus que l'amour est dominé par son objet, qu'il est lié à une nécessité et qu'il postule une transcendance. L'amour est aujourd'hui réduit à sa forme sexuelle, à un besoin physiologique ; il n'est guère souvent « une expansion de l'être axée sur le don de soi ».

Considérons les faits. Prenons la mesure de l'amour présidant à la société conjugale, aux relations entre homme et femme, soupesons l'amour intégrant la famille, cherchons les retentissements de l'amour dans les mœurs professionnelles, efforçons-nous de trouver l'amour au principe du lien unissant l'homme et sa patrie, scrutons les profondeurs de la religion vécue pour savoir où l'amour existe. Partout, nous retrouverons un simulacre d'amour ; nous devons affirmer que les mœurs contemporaines sont devenues « un comportement mécanique analogue à celui que décrit la doctrine behavioriste » parce qu'elles sont vidées de leur substance, qui est l'Amour.

Devant une telle situation, « l'homme n'a plus le choix qu'entre la mort et la vie ». S'il opte pour la vie, il devra se pénétrer du fait que « élever une famille, aimer son métier, vénérer sa patrie » est une tâche surhumaine. Force lui sera de retrouver Dieu et le sens de l'être, et de « conférer une importance essentielle aux impératifs mineurs de son existence journalière. » Il devra, comme le dit si magnifiquement Gabriel Marcel, « tenter de se rappeler pour son compte que ce sont au fond les mêmes puissances d'amour spontané, suprarationnel qui, en des temps plus heureux, se concentrèrent en architectures, en musique ou en poèmes, et qui demain armeront les volontés farouches de ceux qui se refusent à laisser consommer en eux et autour d'eux le reniement de l'homme par l'homme, c'est-à-dire, plus profondément, du plus qu'humain par le moins qu'humain. »

\* \* \*

Nous voilà donc au terme de la vertigineuse excursion d'un philosophe dans « le monde des mœurs ». Certes, nous serions téméraire de prétendre avoir pu condenser une matière aussi dense et aussi opulente. Notre rôle, restreint par notre mesure, nous laissait tout au plus le privilège de retrouver les articulations, les jointures, dans l'espoir que certains auront la tentation de vouloir déceler le rythme même de l'opus.

Yvon BLANCHARD

# L'œuvre poétique de Victor Hugo<sup>1</sup>

La réimpression au Canada des *Oeuvres poétiques complètes* de Victor Hugo a sûrement été un événement dans le monde de l'imprimerie et de l'édition : matériellement, l'œuvre est belle. Dans le monde littéraire, on s'est réjoui de trouver, à portée de la bourse comme de la main, toute l'œuvre de l'incontestable génie poétique que fut Victor Hugo : cette aubaine facilite singulièrement l'étude de cet authentique représentant de l'âge romantique.

La parution de ce volume nous fournit l'occasion de reviser nos jugements sur Victor Hugo, et d'établir sommairement la démarcation entre les vraies et les fausses valeurs que présente son œuvre poétique au regard d'un humaniste chrétien. Hugo est un maître du verbe ; on s'accorde à dire qu'il est un de ces grands écrivains qui d'âge en âge renouvellent la langue française. Il a joué, dans la langue poétique, un rôle assez semblable à celui que joua Rousseau, dans la prose, un siècle plus tôt. C'est aussi un maître du rythme et de la sonorité du vers. On citerait aisément nombre de poèmes qui sont de vraies merveilles de musicalité. Ce poète qui avait l'oreille du musicien avait aussi l'œil du peintre. C'est ce qui explique la valeur picturale de ses strophes et le relief de ses descriptions.

L'érudition *énorme* — pour employer un mot bien cher au poète — de Victor Hugo nous épate au premier abord, mais le connaisseur s'amuse de constater que cette érudition est aussi superficielle qu'étendue.

Si, pour peu que l'on veuille pénétrer dans l'intimité de Victor Hugo, le poète nous charme autant que l'érudit nous déçoit, bien vite l'on doit fausser compagnie à ce penseur que leurrait une imagination hypertrophiée et qu'aveuglait un orgueil aussi prodigieux. L'œuvre poétique de Victor Hugo, c'est la modulation grandiloquente de tous les sentiments généreux et de toutes les idées « folles » dont l'amalgame est, à mon avis, la caractéristique d'ensemble de l'époque romantique. Le père, le grand-père, le défenseur des pauvres, voilà des « personnages » admirables et émouvants chez Victor Hugo. Mais le prophète, le mage, ne nous impressionnent guère, et leur parole, loin de nous éclairer et de nous entraîner, nous fait scurire. Victor Hugo s'est complu maintes fois à exposer la conception qu'il se faisait du poète : il a célébré, avec combien de fougue, ce *vales*, ce voyant de la

<sup>1</sup> Hugo (Victor) ; *Oeuvres poétiques complètes*. Avec un avant-propos de Robert Goffin. Montréal, Valiquette, 1944. 1228 p. 27 cm.

divinité, ce « conducteur des êtres », ce nouvel Isaïe, ce nouveau Moïse, cet autre saint Paul. Or, quand on dénombre toutes les pensées fausses et les attitudes condamnables que recèle l'œuvre gigantesque de Victor Hugo, on peut douter sérieusement de la qualité de l'inspiration de cet Isaïe qui se dit « agit » par Dieu, et de l'authenticité d'une mission qui ne sanctifie pas son homme. D'ailleurs, est-il nécessaire de le rappeler, si grande, si belle, si sublime que soit la fonction du poète, quand elle reste sur le plan d'une fonction simplement humaine elle ne se compare pas, même de loin, à celle d'un apôtre : cela est d'un autre ordre, comme dirait Pascal.

Cette « âme aux mille voix » mise « au centre de tout comme un écho sonore » a eu des chants, des résonances merveilleuses. Pourquoi faut-il que certaines des plus précieuses réalités n'aient provoqué chez elle que discordance et cacophonie ? Il faut le déplorer, Hugo a été le contempteur de la chasteté et de la mission divine du prêtre. Sa vie irrégulière et ses désirs libertins ne le prédisposaient guère à comprendre et à apprécier ces valeurs qui le dépassaient. Ici, comme en bien d'autres endroits, il manquait au grand poète, cette béatitude de la « vision » qui n'a été promise qu'aux cœurs purs.

Qui veut lire Hugo uniquement pour goûter une poésie saine et enrichissante se doit de ne le connaître que dans ses œuvres choisies.

Rita LECLERC

---

N'oubliez pas qu'à notre époque le sadisme moral, l'appât du gain, qui déshonore certaines gens de lettres et ceux qui les éditent, ont fait naître toute une littérature ordurière qui, sous couleur de liberté, d'art ou de psychologie, étale sous tous les yeux, avec des titres alléchants, les pires instruments de la dépravation psychique et morale de la jeunesse... Notez bien que je ne me place pas au point de vue de la morale pure : ce n'est pas mon affaire. Je me place au point de vue de l'effet nocif produit sur tout le psychisme, la conscience, l'association des idées, l'imagination, le jugement et la volonté de nos jeunes lecteurs et spectateurs. Que toutes ces lectures et tous ces spectacles arrivent à empoisonner leur âme, cela ne fait aucun doute... (Dr Henri Mignon, *Education psychologique de l'enfance*, p. 87.)

Le Dr Léon Bizard, médecin en chef de la prison Saint-Lazare, a demandé, au cours d'une communication à l'Académie des Sciences morales et politiques, sur le progrès de la prostitution, « l'interdiction de certaine presse licencieuse, et de livres obscènes, sur lesquels il pense qu'on peut faire peser une part de la responsabilité de la crise actuelle ». (*Journal Officiel*, 15 octobre 1929, p. 11552.)

Regardez la réalité... une littérature, détachée de la conscience populaire, qui, dans l'angoisse de tant de problèmes posés, ne se lasse pas de conter les petits drames de l'entresol, l'avant, le pendant et l'après de l'adultère... la pornographie encouragée, honorée par le gouvernement dès que ses proxénètes daignent écrire en français ou à peu près... (Gabriel Séailles, *les Affirmations de la Conscience moderne.*)

## Canadiennes<sup>1</sup>

C'était un après-midi de l'automne vieillissant ; nous revenions sur la route de Saint-Raphaël de Bellechasse. Le temps, doux infiniment, avait une suavité estivale. C'était l'été de la Saint-Martin. Des paysans ouvraient les sillons qui s'alignaient géométriquement les uns à la suite des autres. Nous allions par monts et par vaux. Ici, la route coupait les champs ; là, elle s'encaissait entre deux pans de forêt. Celle-ci rutilait comme un lingot d'or où s'enchâssaient des rubis. Dans un détour imprévu, nous apercevions la nappe limpide d'une rivière où se mirait tout l'azur du ciel pommelé de nuages, encadré par la feuillée multicolore des arbres de la rive. Le soleil baissait rapidement à l'horizon ; un voile de brume mauve et rose flottait sur les champs. Cette douceur ne trompait pas : nous savions que demain soufflerait la bise qui jetterait bas cette féerie. Et ce serait les froideurs de l'aquilon préluant aux rigueurs de l'hiver.

Au sortir de la lecture de *Canadiennes*, ce paysage, qui avait concrétisé pour moi, en un moment de lucidité exceptionnelle, la réalité de la patrie, a surgi naturellement en mon esprit, lorsque j'ai voulu caractériser le genre de M. l'abbé Tessier. Son âme est une harpe éolienne qui vibre sous les effluves de la terre laurentienne où dorment nos vaillants aïeux : le patriotisme de M. Tessier pousse des racines profondes dans la région de la Mauricie, qu'il sait si bien célébrer par la plume, la photographie, le film. Il a puisé dans son amour pour sa petite patrie des raisons d'aimer la grande patrie canadienne. Voici qu'il nous présente ce livre, un vibrant hommage aux nobles aïeules qui ont fait de notre pays une terre de fidélité, de force et d'espérance.

Suivons donc M. l'abbé Tessier dans son pèlerinage au cœur du passé : « Toutes les femmes qui ont aimé, souffert, prié, nous demandent de nous souvenir de la beauté de leur vie, de la droiture de leur âme, de la haute qualité de leur esprit. Ouvrons nos cœurs au message qu'elles nous envoient par delà l'espace et le temps. » Leur message en est un de bravoure et de persévérance. La survie des établissements de Québec, des Trois-Rivières et de Montréal fut assurée dès que les femmes s'y établirent.

Si la petite colonie de Québec ne repassa pas la mer en 1629, ce fut grâce à Marie Rollet dont le refus d'abandonner la ville influa sur le groupe des 34 Français. S'ils étaient rentrés en France

<sup>1</sup> Tessier (Abbé Albert) ; *Canadiennes*. Montréal, Fides, 1946. 160-VI p. 22.5 cm. (Coll. Radio-Collège, 5) \$1.00 (\$1.10 par la poste).  
9(71)

après la prise de Québec par les frères Kerth, l'effort de colonisation de Champlain risquait de tourner à rien.

Mais, c'est principalement à Montréal que l'action d'une femme se fait sentir. Jeanne Mance a mérité le titre de co-fondatrice de Ville-Marie : « Elle participa aux préparatifs d'expédition, leva elle-même et accompagna les recrues, partagea leurs peines qu'elle adoucissait par sa bonté et ses prévenances. Son magnétisme agissait sur les hommes « qui l'honoraient comme si elle avait été leur mère. [...] Ils avaient pour ses moindres volontés une soumission d'enfant. Ils recevaient même de sa main les munitions de guerre aussi bien que le reste ». A plusieurs reprises, Jeanne Mance ranima l'espoir de Maisonneuve : « En 1651, le poste est quand même acculé à la ruine. Il ne reste que dix-sept hommes valides pour combattre les Iroquois. Jeanne Mance intervient de nouveau. Elle décide Maisonneuve, qui se décourageait et voulait plier bagage, à repasser en France. Elle lui fournit des fonds et, deux ans après, en 1653, le gouverneur de l'Île reviendra avec un imposant convoi d'une centaine de colons-soldats, parmi lesquels se trouvaient quelques femmes. »

A côté des dévouements laïcs, il ne faut pas oublier les religieuses qui se sont données aux soins des malades ou qui ont écrit « l'Histoire à l'ombre des cloîtres ». La première place dans la liste des chroniqueuses revient à Marie de l'Incarnation, que Bossuet proclamait en 1697 : « la Thérèse de nos jours et du Canada ».

Sœur Marie Morin vient ensuite, qui fut la première Canadienne de naissance à écrire l'histoire : sa relation commencée le 29 juin 1697 se termina avec sa mort survenue en 1731. « On a imprimé les annales de Sœur Marie Morin en 1921. Elles remplissent 230 pages d'un style savoureux, solidement étoffé, bourré de détails pittoresques recueillis de la bouche de témoins oculaires. »

C'est surtout dans le domaine de l'éducation que notre dette est illimitée envers la femme de chez nous. Ici, rendons hommage à Marguerite Bourgeoys, fondatrice de la Congrégation Notre-Dame et à Marguerite de la Jemmerais, fondatrice des Sœurs Grises : « Marguerite Bourgeoys avait posé les bases de son institut à l'âge de trente-huit ans ; elle patienta dix-huit années avant d'obtenir l'adhésion finale de l'Évêque de Québec. Marguerite de la Jemmerais groupa le premier noyau des Sœurs Grises à l'âge de trente-sept ans ; la consécration de l'Église mit dix-sept ans à venir ! Voilà des similitudes éloquentes et une leçon que les bâtisseurs trop pressés devraient graver dans leur cerveau. »

Les Canadiennes furent d'excellentes artisanes : « La nourriture, le vêtement et le logement ! Nous sommes là en plein domaine féminin ! Aussi, quand nous honorons les ancêtres qui, par leur travail opiniâtre, leur souplesse d'adaptation à un milieu

nouveau, leur habileté à tirer parti de tout, ont assuré la survivance du peuple français d'Amérique, c'est aux femmes surtout, même lorsque nous n'y pensons pas, que s'adressent nos applaudissements et notre admiration ! Toujours et partout s'affirme l'universalité de l'action féminine. »

On n'a jamais tant parlé de féminisme que de nos jours. Agathe de Saint-Père, épouse de Pierre Le Gardeur de Repentigny, accomplit vers 1700 un exploit qui vaut bien les prouesses de certaines féministes modernes, pour qui être femme consiste trop souvent à rivaliser avec l'homme dans tous les domaines. Donc, une crise économique étant survenue en 1700 à la suite de la dévaluation du castor, Agathe de Saint-Père résolut d'établir une fabrique de draps et d'étoffes. « On lui apprend que huit Anglais, prisonniers des Indiens, connaissent les techniques du tissage ; elle les rachète et les embauche. »

« Les experts trouvés, il reste à les munir d'instruments et de matériaux. Madame de Repentigny déniche des métiers ou en fait construire. Elle grapille du chanvre et de la laine. En attendant mieux, l'ingénieuse dame utilise des substituts : écorces d'arbres, ortie, laine de bouc, poils de bœufs illinois, etc. Elle découvre aussi des matières tinctoriales nouvelles et met au point un procédé qui permet le traitement des peaux de chevreuil sans les passer à l'huile. Des tissus résistants sortent de ses ateliers ; ils manquent de finesse mais on n'en tient pas trop compte. Madame de Repentigny se lance aussi dans la fabrication du sucre d'érable. Monsieur Noël Fauteux estime qu'elle fut la première à en organiser l'exploitation méthodique. En 1706, la vente de ce produit rapporte plus de 30,000 livres pour l'île de Montréal seulement. »

Qu'il y aurait de choses à dire aussi sur ces femmes qui vivaient avec la hantise continuelle des raids iroquois ! Parmi ces héroïnes, Catherine Mercier brille du plus pur éclat. Les Sauvages la torturèrent affreusement pendant des semaines : « Dieu donne du courage et de la piété à cette pauvre femme ; au milieu des tourments, sans cesse elle implorait son secours. Ses yeux collés au ciel et son cœur fut fidèle à Dieu jusqu'à la mort. En expirant, elle avait encore à la bouche le nom de Jésus qu'elle évoqua aussi longtemps que durèrent ses peines. » (Récit du Père Ragueneau.) « Le stoïcisme de Catherine Mercier s'apparente au courage du géant apostolique, Jean de Brébeuf », ajoute avec raison le chroniqueur.

Ce ne sont là que quelques-unes des anecdotes authentiques et trop ignorées que nous rapportent ces fastes.

Nous nous demandons, après la lecture d'un tel ouvrage, si les Canadiennes d'aujourd'hui ont conservé intact le magnifique trésor d'idéal et de beauté que leur ont légué les ancêtres. Selon l'abbé Tessier, celles qui restent fidèles sont le grand nombre :

« Mais seront-elles longtemps encore la majorité, ces Canadiennes qui auront résolument choisi de rester féminines dans leur âme, leur esprit, leur langage, leurs manières, leur sens de la vie ? Tant de forces subtiles ou brutales secouent les âmes féminines, les désaxent, les bouleversent ! Le calme reviendra-t-il assez tôt pour permettre aux moins atteintes de se ressaisir, de retrouver leur voie ? »

Nous avons tous notre part de responsabilité dans ce fléchissement moral qui prend aujourd'hui un aspect effarant. Il importe souverainement que nos sœurs, nos fiancées et nos épouses demeurent les « femmes fortes » qu'elles furent. Nos filles devront donc puiser ailleurs que dans les romans à l'eau de rose, les revues romanesques et les magazines stupides, ailleurs qu'à un cinéma vulgaire et déformateur les qualités qui les font vraiment aimables, la sensibilité supérieure qui les rendra disponibles pour les nobles idéals et les féconds dévouements. Dieu merci, un grand nombre d'entre elles sont encore imperméables aux miaulements du jazz, à la frénésie du boogie-woogie, à toute la ferraille « culturelle » qui nous assomme de toutes parts.

« La force d'une race se mesure aux vertus des femmes de cette race ; la dignité d'une civilisation répond au rang qu'y occupent l'épouse et la mère ». (Henry Roujon). Puissent nos Canadiennes, pour mieux comprendre et mieux vivre ces vérités, retremper leurs énergies dans un livre tel que celui de monsieur l'abbé Tessier, où tout nous parle d'une histoire à l'héroïsme quotidien. Cette saine littérature, rappel opportun des fortes leçons du passé, chante au cœur les charmes de la fidélité et stimule la volonté vers les conquêtes glorieuses et durables.

Elie GOULET

---

Si la mode qui sévit depuis quelques mois se prolonge durant plusieurs années, la simple énumération des livres publiés durant cette période suffira pour que nos fils disent de nous : « Ces hommes décadents vivaient dans l'adoration perpétuelle de la luxure. » (*Le Temps*, extrait lu au Conseil municipal de Paris, le 28 novembre, par M. Fernand-Laurent, 1930.)

## NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

### Volumes<sup>1</sup>

HOFFER (Paul), marianiste.

*Ma Foi dans ma vie.* Cours synthétique d'instruction religieuse sur la Révélation. Pour les classes de 2<sup>e</sup> et 1<sup>ère</sup>. Paris, Lanore [1946]. 446 p. ill. h.-t. 18.5 cm.

\*238.1

Je suis comme un enfant qui veut raconter à ses petits amis un voyage enchanteur qu'il vient de faire avec sa maman. Les mots se pressent sur ses lèvres, s'entre-choquent. Il commence une phrase, mais ne l'achève pas et passe aussitôt à une autre. Oui, la lecture de *Ma Foi dans ma vie* m'a fait faire un beau voyage dans les domaines immenses et enchanteurs du surnaturel. Le sous-titre de l'ouvrage pouvait m'inquiéter : *Cours synthétique d'instruction religieuse sur la Révélation* et un cours de religion, ça peut être si ennuyeux !

— Te souviens-tu, me dit un ami, de ce cours de religion que nous dûmes subir autrefois ?

— Si je m'en souviens. Quel ennui !

Tel n'est pas le cas de *Ma Foi dans ma vie*. Paul Hoffer, marianiste, a élaboré là un cours de religion non seulement intéressant, mais très intéressant, passionnant même. Une fois qu'on a commencé cette lecture, il nous faut filer jusqu'à la dernière page. Et d'où vient cet intérêt ? De la clarté de l'exposition. Au dire de l'Auteur dans son avant-propos, il s'agit d'un manuel qui s'adresse aux élèves de première et de seconde. Il a été parlé avant d'être écrit ; il a été enseigné. Les mots employés sont simples. Des mots de tous les jours, des mots courants, mais les mots qu'il faut. Les phrases se déroulent dans un ordre parfait. Les divisions et sous-divisions, nombreuses, ajoutent encore à une clarté dont l'explication profonde se trouve dans le magnifique don d'exposition de l'auteur. S'exprimer clairement est vraiment un don en effet et le Père Hoffer le possède en plénitude. À mesure que vous progressez dans cette lecture, le point se fait tout naturellement entre ce qui précède et ce qui suit. Vous savez d'où vous venez et où vous allez.

<sup>1</sup> La plupart des ouvrages critiqués dans « Lectures » et dont les prix sont indiqués, sont en vente à la Librairie de Fides.

## RELIGION

L'auteur qui est licencié es-Lettres est aussi docteur en Théologie, et ça se voit. La doctrine est puisée à la source du plus pur thomisme ; il vaut la peine de le souligner puisqu'il s'en trouve de plus ou moins altérées. « On a essayé de construire une synthèse aussi rigoureuse, aussi vivante et simple que possible de notre donné révélé, en la centrant sur la vie de Dieu en nous » (Avant-Propos). C'est bien ce dont il s'agit : une synthèse doctrinale. Une synthèse, ce n'est pas un schéma, un tableau synoptique, un squelette : c'est la « recherche des accords secrets ». Le beau mot ! L'admirable trouvaille ! Oui, la « recherche des accords secrets » entre les différents points de la doctrine chrétienne, pour en voir l'unité. *Ma Foi dans ma vie* n'est tout de même pas un manuel d'étudiants en théologie. Il s'adresse à des gens qui n'ont fait ni philosophie, ni théologie, mais barbotent encore dans la littérature. L'auteur écrit donc en honnête homme, pour de braves gens.

Remarquons ensuite les nombreuses citations scripturaires on ne peut mieux choisies. La Parole de Dieu et la Tradition sont les deux sources principales de la doctrine. Les textes inspirés sont non seulement tout imprégnés d'une grâce vivifiante, mais ils rayonnent un charme qui conquiert irrésistiblement.

Soulignons aussi toutes les qualités suivantes : des lectures abondantes et intelligemment distribuées ; pas des lectures moroses, jansénistes, albigeoises, mais limpides, joyeuses, enlevantes, voire poétiques. Telles des fleurs ornant la table d'un festin. Des hélios nombreuses et choisies, destinées à mettre en lumière des pensées dynamiques comme : *Savoir sourire* : un jeune garçon au volant, la figure largement épanouie ; *Religion et science* : des savants en tenue de laboratoire, dont l'un s'applique à une étude microscopique. Bref, de belles photos comme on en sait faire aujourd'hui, avec en plus, des dessins, des culs-de-lampe artistiques. Le beau au service du vrai.

Ce serait un plaisir de résumer un pareil ouvrage ; mais il vaut peut-être mieux vous en donner simplement le sommaire, pour vous inciter à le parcourir vous-même. Voici :

1. PREMIÈRE PARTIE : La vie divine ou surnaturelle dans l'âme du chrétien.
2. DEUXIÈME PARTIE : Grandiose et émouvante histoire de cette vie divine : LE CHRIST.
  - I. — 1<sup>e</sup> Section : Histoire proprement dite : La vie divine donnée, perdue et retrouvée.
  - II. — 2<sup>e</sup> Section : Le sens de l'œuvre du Christ.  
Le Christ est voie, vérité, vie.
  - III. — 3<sup>e</sup> Section : Cette histoire et cette œuvre sont-elles une légende ou une réalité ?

3. TROISIÈME PARTIE : Comment recevoir, conserver et accroître la vie surnaturelle ?

I. — 1e Section : La part de Dieu, l'ÉGLISE : Dieu agit visiblement par l'Église. L'Église est voie, vérité, vie.

II. — 2e Section : Part de l'homme. Ecarter les obstacles à l'action divine et collaborer avec Dieu.

4. QUATRIÈME PARTIE : Epanouissement de la vie surnaturelle : le Ciel et les fins dernières.

A qui s'adresse ce livre ? A tous, prêtres, religieux, laïques. Belle occasion de se retremper en méditant les grandes vérités de la religion et de la vie dans un livre de spiritualité conquérant, aéré, qui empoigne et met l'enthousiasme au cœur.

— Mais on en a de ces livres-là ! me répliquez-vous.

— Il me fait plaisir, laissez-moi vous le dire, d'apprendre que vous avez de bons ouvrages de spiritualité dans votre bibliothèque, mais permettez-moi de vous signaler qu'il vous en manque un, et des meilleurs, si vous n'avez pas *Ma Foi dans ma vie* de Paul Hoffer.

Dom Paul HAMEL, o.s.b.

MANY (Victor).

*La Vraie Vie* ou Merveilles de la vie de la grâce. Préf. de Mgr G. Gauthier. [Montréal] Granger [1945]. 268 p. 19.5 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

248.1

Dans ces sermons, l'auteur sait présenter les plus profondes vérités de manière que chacun puisse facilement s'en pénétrer. Il nous parle avec une onction toute surnaturelle de la grâce sanctifiante, de la vie de la grâce, des vertus théologiques. Le tout s'accompagne de nombreuses citations de la Sainte Ecriture et des Pères de l'Église. Ces citations latines, toujours très appropriées, sont loin d'être l'étalage d'une vaine érudition.

*La Vraie Vie* nous enseigne les grandes règles qui doivent guider la vie du chrétien. Elle insiste sur le fait que la religion n'est pas sentimentalité et routine, mais une foi lumineuse, des convictions solides, un dynamisme conquérant, la Vie enfin.

Élie GOULET

\* \* \*

*Pages de vie*. Paris, Archiconfrérie de l'Évangile dans la Vie [1945]. 4 vol. 19.5 cm. (Coll. A.M.D.A.) \$0.50 (\$0.55 par la poste).

248.1

Nous lisons à l'intérieur de la couverture du premier fascicule : « ...*Pages de Vie* est offert en hommage à nos chers Associés de l'Archiconfrérie de l'Évangile dans la Vie, en attendant que reprenne notre Bulletin habituel ».

Ces quatre fascicules contiennent des rubriques communes à chacun : *Sens du Christ, Paraboles mineures, Nova Creatura*. On y trouve aussi un beau *Chemin de Croix de guerre*, d'intéressants *Souvenirs* sur le cardinal Verdier, et la première partie d'une étude documentée sur la *Dévotion au Cœur immaculé de Marie*.

André JANOËL

DEPOORTER (Abbé Joseph).

*Le Chemin de la Croix médité*. Tr. du flamand par l'abbé G. Carlier. Bruges, Beyaert [1941]. 61 p. 16 cm. \$0.30 (\$0.35 par la poste).

248.159.23

*Le Chemin de la Croix médité* mérite la plus large diffusion, en raison de la simplicité évangélique des pensées et de leur expression, en raison de la profonde piété qui s'en dégage.

En plus d'une série de prières et de méditations tout à fait pratiques, l'auteur nous rapporte, au début, les origines de la croix, les indulgences dont cette dévotion est enrichie et les conditions requises pour gagner ces indulgences.

Cet opuscule est de nature à faire mieux comprendre et mieux aimer la dévotion au Chemin de la Croix.

Denis MONTBOISÉ

GENTILHOMME (Abbé).

*Tableaux du rosaire*. Préf. de Mgr Bressolles. [Beauvais] s. éd., octobre 1940. (Distr. par Lethielleux.) 48 p. 21 cm.

248.159.4

Ces pages ont été écrites dans un camp de prisonniers en Allemagne. Ce sont des fleurs poétiques épanouies dans la souffrance, à l'ombre de la croix, et tout imprégnées d'une vie chrétienne intense.

Plaquette des plus intéressantes qui nous fait mieux aimer Marie et la dévotion au Rosaire.

Elie GOULET

LEBESCONTE (François), eudiste.

*Le Cœur de Marie d'après saint Jean Eudes*. Préf. de S. Exc. Mgr Picaud. Paris, Lethielleux [1946]. 233 p. 22 cm.

248.159.4

Cet ouvrage est un livre d'actualité. Les apparitions de Fatima et la consécration de l'univers au Saint Cœur de Marie, par Sa Sainteté Pie XII le 8 décembre 1942, ont définitivement implanté cette dévotion chez tous les fidèles. Le T. R. P. Lebesconte, Général des Eudistes, était tout désigné pour écrire ce volume.

En effet, saint Jean Eudes est le pionnier de la dévotion au Cœur immaculé de Marie. Sa doctrine, il l'avait répandue dans tous ses écrits et synthétisée dans cette œuvre qui a nom « Cœur admirable », et qui est comme « la Somme théologique de la dévotion au Cœur immaculé de Marie, Somme grandiose et lumineuse, bien que parfois diffuse et véhémement, énorme réservoir de preuves, de considérations et de conseils ».

L'auteur a repris cet ouvrage. Il n'a pas fait cependant œuvre proprement dogmatique ou historique. Ce n'est pas un exposé systématique de la dévotion au Cœur de Marie qu'il faut chercher ici, non plus que son histoire à travers les âges. Il s'agit plutôt d'œuvre de spiritualité. Le livre se divise en quatre parties. Il nous présente d'abord l'amour du Cœur de Marie, l'aspect extérieur de ce Cœur. Puis il nous introduit plus profondément dans le mystère : le Cœur de Marie est le « Paradis de l'Incarnation », la demeure ornée de toute pureté. Enfin nous y voyons l'Hôte de ce jardin fermé, source de toutes les grâces de la Vierge. L'auteur n'a pas oublié de nous orienter dans le culte du Saint Cœur de Marie ; c'est l'objet de la dernière partie.

Toutes les considérations spirituelles s'étaient de dogme, d'histoire, d'Écriture sainte. C'est en somme une véritable « Théologie affective », un manuel d'oraison centré sur la Vierge. Ce volume peut servir comme mois au Saint Cœur de Marie ; les chapitres en sont courts et tous terminés par une prière.

Beau livre qui nous fait mieux comprendre et surtout aimer ce chef-d'œuvre admirable de Dieu, le Cœur de la Vierge Marie.

P. ETIENNE, o.f.m.cap.

GENGLER, BURGER, OBENDORFER et WOLPERT.

*La Prédication dominicale.* Cours d'instructions familières pour les Dimanches et Fêtes de l'année ecclésiastique. Bruges, Beyaert [1938-39]. 4 vol. 19.5 cm. \$3.25 (\$3.45 par la poste).

252

Ce cours d'instructions familières pour le Propre du Temps est destiné aux prêtres surchargés dans leur ministère paroissial. Les aperçus sont profonds, basés qu'ils sont sur les textes liturgiques. Pour chaque dimanche ou fête, il y a deux sermons ou instructions ; on dirait mieux des plans élargis sur lesquels il est très facile de greffer d'autres considérations. Cet ouvrage permettra aux fidèles de retrouver dans l'homélie dominicale cet esprit liturgique qui est le critère premier et indispensable du véritable esprit chrétien.

B.

COURTOIS (Abbé André), p.s.s.

*Nos Frères, les premiers chrétiens.* Enquête sur l'apostolat du premier siècle. Paris, les Editions Ouvrières [1945]. 106 p. ill. 17.5 cm.

\*256.611

L'auteur entreprend une « enquête » peu banale à la lumière des *Actes des Apôtres*, des *Lettres* de saint Paul, des écrits de quelques auteurs des premiers siècles, ecclésiastiques ou païens, et de deux ou trois bons auteurs modernes. Il la mène à bonne fin, et de façon intéressante, dégageant avec à propos les conclusions qui s'appliquent à la vie chrétienne au XXe siècle, plus précisément à la J.O.C., à qui le présent ouvrage est surtout destiné.

André JANOËL

PARIS (Pierre).

*L'Initiation chrétienne.* Leçons sur le Baptême, précédées d'une Intr. par le P. Leherpeur. Paris, Beauchesne, 1944. 164 p. 19.5 cm.

265.1

Aux premiers siècles de l'Eglise, l'instruction des catéchumènes revêtait le cachet d'une longue initiation, précaution très sage qui assurait à l'Eglise des fidèles plus éprouvés en ces débuts difficiles.

Dans une série de conférences présentées aux hommes de sa « paroisse universitaire », M. Pierre Paris, p.s.s., décrit le cérémonial que suivaient les aspirants chrétiens avant leur Baptême, les différentes étapes de leur initiation aux mystères de la Foi ; il explique à ses auditeurs les obligations auxquelles nous nous sommes astreints lors de notre Baptême et la richesse des symboles contenus dans le cérémonial de ce sacrement.

Denis MONTBOISÉ

ROULEAU (Armand), c.ss.r.

*Pour bien comprendre et bien entendre la messe.* [Sherbrooke, les Pères Rédemptoristes, 1945.] 61 p. ill. 14.5 cm. \$0.15 (\$0.18 par la poste).

\*265.32

Cette petite brochure contient la traduction française des prières de la messe avec des explications appropriées, le rappel de leur origine, de leur symbolisation continue du sacrifice du Calvaire renouvelé réellement et mystiquement sur l'autel, avec, à la fin, les répons. Elle est certainement de nature à mieux faire entendre et comprendre la messe.

Denis MONTBOISÉ

VERMEERSCH (Arthur), s.j.

*Catéchisme du Mariage chrétien* d'après l'encyclique « Casti Connubii » ; 2e édition revue et mise à jour. Bruges, Beyaert [1934]. 97 p. 19 cm. \$0.45 (\$0.50 par la poste).

265.5

Dans ce petit livre, l'auteur présente sous forme d'un catéchisme plus spécialement destiné aux prêtres et aux gens vraiment cultivés, la doctrine du mariage chrétien telle qu'exposée dans l'encyclique *Casti Connubii* (Pie XI, 1930). C'est clair, précis, bien disposé et complet. Tout le travail a une valeur théologique indiscutable. Le R. P. Vermeersch est une autorité en théologie morale et son catéchisme du mariage chrétien mérite de prendre place auprès des meilleurs ouvrages du genre. C'est un excellent guide et pour l'interprétation de l'Encyclique et pour solutionner les problèmes concernant le mariage.

B.

VIOLLET (Jean).

*Le Mariage*. Montréal, Fides [1946]. 204 p. 19.5 cm. (*Editions Familiales de France*) \$1.00 (\$1.10 par la poste).

265.5

Pour adultes

Le précis de morale conjugale le plus éclairé que j'aie encore lu. Le plus éclairé parce que celui qui s'attaque avec le plus de perspicacité et de vigueur aux données essentielles — données humaines et spirituelles — du mariage chrétien. D'autres sont plus savants, plus immédiatement pratiques. Celui-ci met en constant relief l'ultime réalité du problème : la Charité.

Maurice BLAIN

\* \* \*

*Le Divorce*. Montréal, Fides [1946]. 142 p. 19.5 cm. (*Editions Familiales de France. Les Grands Problèmes familiaux*) \$0.85 (\$0.95 par la poste).

\*265.514.2

Pour adultes

Les pressions constantes du milieu moderne en matière de divorce ne laissent pas de placer les gens bien souvent le mieux éclairés devant une angoissante incertitude. Même nos propres conceptions du problème révèlent une hésitation qui n'est pas toujours de nature à nous rassurer. C'est que trop souvent les convictions religieuses sont mal étayées.

Ce court ouvrage a le rare mérite de placer la question dans son cadre réel, fondamental : la théologie, la philosophie, le droit civil, le droit canonique, le plan chrétien et humain. Cette vigoureuse prise de conscience assure à la doctrine catholique du mariage une puissante et souple armature où insérer sa richesse et sa beauté.

Maurice BLAIN

MONTIER (Edward).

*L'Idéale Fiancée.* Ecce tu pulchra es, dilecta mea, et decora !  
Montréal, Fides. 146 p. 19.5 cm. (*Editions Familiales de France.*  
« *Les livres du Jeune Homme* ») \$0.75 (\$0.85 par la poste).  
\*265.531

Edward Montier est bien connu dans le monde des jeunes et des pédagogues. C'est avec confiance que nous abordons ses ouvrages. Ils sont toujours sains et enlevants, et la bigoterie, l'étroitesse d'esprit en sont bannies. La pensée est droite et juste ; le style clair et simple.

Le jeune homme puisera dans ce livre les conseils les plus appropriés concernant le choix de sa future compagne. Les qualités qu'il doit rechercher chez celle qui sera la mère de ses enfants y sont étudiées dans le détail. Rien d'idéaliste pourtant : tout est marqué au coin du bon sens, de l'expérience, de la prudence et de la sagesse.

Quant aux jeunes filles qu'une curiosité bien légitime poussera à ouvrir ces pages, elles y découvriront le « modèle » vers lequel il leur sera très profitable d'orienter leurs rêves et leurs efforts.

La « perle précieuse » décrite par l'auteur existe : il faut savoir la trouver et la mériter.

Louis-Henri BOIVIN

MONTIER (Edward).

*L'Idéal Fiancé.* Ecce tu pulchra es, dilecta mea, et decora !  
Montréal, Fides. 139 p. 19.5 cm. (*Editions Familiales de France.*  
« *Les livres de la Jeune Fille* ») \$0.75 (\$0.85 par la poste).  
\*265.531

L'auteur analyse les qualités que la jeune fille doit rechercher chez son futur époux. Du coup, il donne de la vocation au mariage une idée exacte et peut être profitable à tous les lecteurs d'âge à s'intéresser à ces problèmes.

Soulignons avec plaisir, que dans cet exposé clair et simple, ne se glisse aucun détail même légèrement suggestif. C'est une œuvre de vérité, de droiture et de prudence.

Puisse la multitude de celles que fascinent les apparences, les avantages purement extérieurs et la mondanité, s'abreuver à la source de cette saine philosophie de l'amour.

Louis-Henri BOIVIN

*Grignon de Montfort*, apôtre de l'école et les Frères de Saint-Gabriel. Paris, Albin Michel [1946]. 372 p. h.-t. 20 cm. 271(F)-5

Le nom de Gaëtan Bernoville recommande ce livre qui porte en sous-titre : *Apôtre de l'École et les Frères de Saint-Gabriel*. Gaëtan Bernoville a écrit une quinzaine d'ouvrages sous la rubrique générale d'*Itinéraire spirituel de la France*, dont le plus célèbre est évidemment *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus* : à l'époque où il parut, il se trouva être un des premiers ouvrages consacrés à la Sainte de Lisieux qui voulut bien rompre avec le convenu et les portraits retouchés. Ce fut un acte courageux auquel applaudirent les honnêtes gens. Depuis lors, j'ai de l'amitié pour Gaëtan Bernoville. Son style me plaît, sa probité me touche, je suis conquis par « cette méthode de l'enquête directe et sur place que je mets, pour ma part, quand elle est possible, au-dessus de toute autre forme de documentation » (Avertissement).

Le livre que nous présentons consacre soixante-dix pages à Grignon de Montfort et trois cent quatre-vingt-neuf aux Frères de Saint-Gabriel. Le nom du bienheureux Grignon de Montfort est bien connu à cause de *la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge*, mais le détail de sa vie est sans doute fort ignoré. Gaëtan Bernoville n'a pas de mal à nous faire un récit pittoresque de cette vie, car le Bienheureux est un alpiniste qui ne craint pas les montées abruptes, qui affectionne les sentiers étroits directement ouverts sur les cimes. Ce qui ne signifie pas qu'il soit dur aux autres, qu'il manque de condescendance. « Ceux qui ne veulent pas me suivre vont par une autre voie, moins laborieuse, moins épineuse ; je l'approuve, car, comme il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, il y a aussi plusieurs voies pour aller à lui ; je les laisse marcher dans la leur ; laissez-moi marcher dans la mienne » (p. 57), disait-il à un chanoine, « considérable et justement considéré », qu'il semble avoir voulu attirer dans sa Compagnie de Marie.

Voici un portrait tout à fait évocateur du bienheureux Grignon, de la main même de ce chanoine : « Sur le midi, raconte-t-il, [je le vis arriver] avec un jeune homme de sa Compagnie, après avoir fait dix lieues le matin, à pied et à jeun, une chaîne de fer sur son corps et des bracelets à ses bras ; car il était toujours muni de quelques instruments de pénitence et souvent de plusieurs ; il ne quittait les uns que pour reprendre les autres. Dès que je le vis, je le trouvai fort changé, épuisé et exténué de travaux et de pénitences ; je me persuadais que sa fin n'était pas éloignée quoiqu'il n'eût alors que quarante ou quarante-deux ans » (p. 56).

Tous les lecteurs goûteront cette première partie consacrée à la vie du Bienheureux ; les éducateurs apprécieront particulièrement la seconde, où l'auteur s'attache à décrire *l'Apôtre de l'école* et fait *l'histoire des Frères de l'Instruction Chrétienne du Saint-Esprit d'aujourd'hui de Saint-Gabriel*. Cette histoire, c'est une promenade de maison en maison, de pays en pays. Nous abordons les Frères, nous causons avec eux. Sur place, nous demandons des explications. Tout devient clair, simple. Nous apprenons que le Frère de Saint-Gabriel doit d'abord vivre pour le bien commun de son Institut. Tel professeur se voit confier la lingerie parce qu'il faut bien qu'il y ait un linge. Dans les classes, on nous renseigne sur les méthodes pédagogiques. La prise de contact direct avec les personnes et les choses est, à elle seule, tout un enseignement, que l'auteur ne se fait pas faute de compléter par une vaste enquête, menée avec une précision scientifique mais exposée de manière fort compréhensive pour tous.

Cet ouvrage de Gaëtan Bernoville est vivant et nous captive tout comme s'il s'agissait de notre propre histoire. Il est aussi fort instructif. Le recommander hautement ne peut être qu'une bonne action. Je m'empresse de le faire et de féliciter les Frères de Saint-Gabriel de posséder un tel historien.

Raoul HAMEL, o.s.b.

## SCIENCES SOCIALES

GINGRAS (Jules-Bernard).

*Le Point de départ de la paix.* Montréal [Fides] 1946. 30 p. 17 cm. \$0.10 (\$0.13 par la poste).

304

L'auteur relève, de par le monde, une diminution, que dis-je, une absence quasi totale d'esprit chrétien véritable. C'est sur cet esprit chrétien mieux compris et vécu, qu'il fonde, dans sa conclusion, « le point de départ de la Paix ».

Brochure susceptible de pousser à un sérieux examen de conscience et propre à susciter de sérieuses réflexions.

André JANOËL

VANIER (Anatole).

*Pour que vive la Nouvelle-France.* Montréal, les Editions de l'Action nationale. 23 p. 19.5 cm.

323.1(71)

Une intéressante étude sur le bilinguisme. L'auteur nous affirme que le bilinguisme sert aux Canadiens anglais à imposer à tout le Canada l'homogénéité de la langue anglaise, selon la politique du rapport Durham. Dans une seconde partie, il nous définit ce que devrait être pour nous la patrie. Cette brochure précède avec à propos la notion de bilinguisme et le concept de la patrie.

Elie GOULET

## UNION FEMININE CIVIQUE ET SOCIALE.

*La Femme au service du pays.* Paris, U.F.C.S. [1945]. 63 p. 20.5 cm.

396(06)

En face de notre société matérialisée, d'institutions souvent dépassées par les faits, il faut une action sociale constructive, préconisant des formules sociales et civiques adaptées à nos temps et imprégnées de la doctrine catholique.

Cet ouvrage nous fait connaître l'Union féminine civique et sociale, fondée en 1925 et qui groupe des femmes de tous les milieux, désireuses de contribuer de leur mieux à la rénovation de la famille française. Dans ce but, elles travaillent à répandre le culte de la personne humaine et de la famille, ainsi que le respect de l'autorité chargée de poursuivre le bien commun en sauvegardant les droits essentiels de chacun.

Avec l'appui de l'Eglise, l'U.F.C.S. s'applique concrètement, par une action préventive et éducative, à combattre l'immoralité, la désertion du foyer, la dénatalité, l'alcoolisme, le taudis, la tuberculose et le chômage, ces fléaux sociaux qui minent la société moderne.

Denis MONTBOISÉ

## SCIENCES APPLIQUÉES

HARRAND (G.).

*A la découverte des... chemins de fer et des cheminots.* Préf. de R. Le Besnerais. 15 ill. de E. Lamare. Paris, les Editions Ouvrières [1945]. 152 p. ill. 18.5 cm. \$0.75 (\$0.80 par la poste).

656.2

Cote de la collection : 04

Rien ici pour nous inviter à la poésie envoûtante de la route ! Dès les premières lignes, on nous donne le sens exact du mot cheminot, tel qu'usité dans le présent ouvrage. Il s'agit de l'immense équipe des employés du chemin de fer français, depuis l'humble garde-barrière, immortalisé par de nombreux romans, jusqu'aux officiers supérieurs. Avec l'auteur, qui est lui-même cheminot, nous vivons un peu la vie de ces hommes en uniforme que nos imaginations d'enfant idéalisait dans les rêves de voyages et d'aventures, et qui nous paraissent aujourd'hui bien plus prosaïques ; de ces mécaniciens, au visage noir de cambouis, que nous voyons toujours passer dans un éclair, à bord d'une locomotive haletante.

Le fonctionnement d'une gare, petite ou gigantesque, nous livre ses secrets. Il est très juste de dire que ce petit livre est fort intéressant.

Roger CHEVALIER

## BEAUX-ARTS

BIRON (Fernand), ptre.

*Le Chant grégorien, sa valeur esthétique.* Préf. de M. Guy de Lioncourt. Québec, l'Action Catholique, 1946. 40 p. 23 cm. \$0.30 (\$0.35 par la poste).

783.5

Etude documentée et intéressante sur la valeur esthétique du chant grégorien. L'auteur aborde trois aspects du sujet.

1) Le chant grégorien est une réalité esthétique, un art discret, délicat, parfait et bien humain malgré son caractère sacré.

2) Le chant grégorien a joué un rôle de premier ordre dans l'évolution de la musique. Il est l'ancêtre authentique, le type premier de toutes les formes musicales modernes.

3) Il convient de donner au chant grégorien une grande importance dans l'enseignement de la musique. Il est en effet fondement de culture musicale et source d'inspiration.

Cette étude plaira à ceux qu'intéresse la musique et aura le don de montrer au lecteur que le grégorien est une des plus hautes formes de l'art musical.

B.

\* \* \*

*Chansons d'Acadie.* 1ère série ; 2e édition. Pointe-aux-Trembles, la Réparation [1945]. 31 p. ill. 27.5 cm. \$0.50 (\$0.55 par la poste).

DANIEL et ANSELME (RR. PP.), cap.

*Chansons d'Acadie.* 2e série. Pointe-aux-Trembles, la Réparation [1945]. 53 p. ill. 27.5 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).  
784.4

Dans deux petits recueils attrayants, les auteurs ont groupé quelques vieilles chansons acadiennes inédites. C'est l'âme de ce peuple héroïque, si durement éprouvé par le Grand Dérangement, qui chante, prie ou pleure dans ces mélodies d'autrefois. Quelques esprits jansénistes se surprendront peut-être d'y trouver les mots : « amant » et « maîtresse » ; cependant, avant d'appeler les foudres du ciel, qu'elles apprennent le sens que ces mots avaient jadis : « ami ou amie qui entretient des relations honnêtes en vue d'un mariage prochain ». Je fais la remarque, parce qu'un pharisien s'est étonné devant moi de ces « obscénités ».

La poésie authentique de ces archaïques refrains charmera tous ceux qui gardent toujours le culte des traditions, et de la beauté toute simple naturellement éclose sur les lèvres des troubadours et des trouvères de tous les peuples.

Roger CHEVALIER

PERISSAS (Madeleine).

*En route.* 31 chansons pour marcher, cueillies dans le folklore français et harmonisées par M. Périssas. Ill. de Jacqueline-L. Gaillard. Paris, Editions Ouvrières [1946]. 84 p. 16 cm.

784.6

Voici trente et une chansons cueillies dans le folklore français, harmonisées à deux, trois ou quatre voix et devant être exécutées sur un mouvement de marche.

Six de ces chansons vous promènent en France ; dix-neuf dans le temps, depuis les druides jusqu'au Romantisme. Pour clore : trois chansons narquoises, une militaire et deux de caractère.

Ces chansons accompagnent très bien les exercices de groupe et on aurait avantage à les apprendre à nos garçons et filles. Il y en a aussi de charmantes qu'on écouterait avec plaisir dans les soirées de famille et les réunions d'amis.

B.

LOISIR POPULAIRE (Le).

*Arme nouvelle pour... la Chasse au cafard.* Recueil de Jeux. Paris, les Editions Ouvrières. 77 p. ill. 18.5 cm.

793

Lorsque l'ennui vous prendra ou que vous ne saurez comment organiser les loisirs des enfants et même des grandes personnes, recourez à *la Chasse au cafard*. Vous y trouverez nombre de jeux solitaires ou de société : problèmes, devinettes, casse-tête, charades, jeux d'esprit, tours amusants, jeux de cartes, jeux de patience, etc.

Qu'on ne s'attende toutefois pas à trouver en quatre-vingts pages tous les jeux imaginables, mais il y en a certainement assez pour passer de bonnes heures avec ses parents et amis.

B.

## LITTÉRATURE

TIMMERMANS (Felix).

*Poème paysan.* Tr. du flamand par Betty Collin. Montréal, Feuche [1945]. 274 p. 19.5 cm. \$2.00 (\$2.10 par la poste).

839.32-4

Appelle des réserves

L'homme de la terre est toujours étrange pour l'homme de la ville. Et pour peu que ce dernier tente de pénétrer les raisons d'une existence préservée des atteintes de la dispersion et du bouleversement, il réussit presque toujours à mal connaître le

paysan parce qu'il le regarde avec des yeux de poète. Et le paysan n'est pas poète ou ne l'est, en général, que bien rudimentairement. Au plus ressent-il obscurément une beauté qu'il ne sait expliquer et qui n'est jamais qu'engagée dans son travail, dans la richesse ou la pauvreté de son domaine. Son métier est beau par la vie qu'il communique au sol, par une affinité mystérieuse et nécessaire entre sa chair et la terre qui le nourrit, par l'équilibre jamais rompu entre le corps qui peine et l'esprit qui préside à cette dépense, par l'acceptation joyeuse, souvent aveugle, des événements qui le bousculent sans troubler son assurance.

Timmermans écrit toutes ces choses avec exubérance, dans une langue fruste et truculente. Aucune littérature.

Mais peut-être son paysan n'est-il déjà plus le nôtre ?...

Maurice BLAIN

BELINA-PODGAETSKY (N.).

*La Cruelle Epreuve*. Roman. Paris, Casterman ; Averbode, Bonne Presse [1946]. 136 p. 21 cm.

84-3

Pour adultes

Roman plein de réalisme tragique. Nous y voyons évoluer sous le climat rude et froid de la Pologne des êtres puissants et forts. Il n'y a pas de place ici pour la pusillanimité. Les uns vouent cette force au service d'une noble cause : la lutte antibolchevique sur le territoire même de la Russie rouge ; les autres trahissent honteusement leur pays au profit de cette même Russie. L'action se déroule à un rythme accéléré, qui nous donne une impression exacte de la fièvre des esprits en ces années troublées que vit la Pologne.

Svetlana Pavlovsky et Ignace Zalesky, des amis d'enfance, voient cette amitié se transformer en un amour noble et pur. Le père d'Ignace, le général Sigismund Zalesky représente la bourgeoisie polonaise, la noblesse terrienne ; le père de Svetlana est un espion à la solde de Moscou. Nous sommes en 1933. Aussi, le père de Svetlana remet à plus tard son consentement au mariage, car il sait les événements qui se préparent ; il sait que le général Zalesky sera l'un des premiers à être dépossédé par la Révolution. C'est là l'intrigue du roman.

Puis les événements se précipitent avec la rapidité d'un film : l'arrivée des Russes, les portes des prisons ouvertes, la G.P.U., les églises incendiées, les prêtres assassinés, les propriétaires terriens abattus. Sur cet horizon rouge, se dressent des héros et des héroïnes : Pierre Kovalko, fusillé à Minsk ; Ivan Pétrov, membre des « frères de la fraternité russe », qui est l'underground de Russie ; le Père Boris Oransky qui a vu toute sa famille tomber sous les balles des rouges ; Ignace et la petite Svetlana.

Oeuvre forte, qui tranche sur le ton ordinaire de tant de romans. Oeuvre qui nous fait réfléchir et qui nous force à nous demander si nous jouirons longtemps de notre quiétude.

Elie GOULET

GIRAUDOUX (Jean).

*Siegfried et le Limousin.* Paris, Grasset [c1922]. (Réimpr. par Variétés) 251 p. 19 cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

84-3

Appelle des réserves

La destinée de Siegfried au théâtre n'aura pas rendu impossible la vie du roman. Même climat de merveilleux, de raffinement et de fragilité. Même avec sa légèreté, ce rêve palpitant constitue le roman le plus dense, le plus étoffé peut-être de Giraudoux. La poésie giralducienne consent à la vie. C'est une nouvelle séduction. Cette introduction de Siegfried au pays des hommes, elle n'est faite que de l'amour de Geneviève. Atmosphère délicate de rêve et d'intimité. Giraudoux n'en dit pas plus. Le printemps ne doit pas finir...

L'irréalisme de l'auteur et sa fantaisie souvent hasardeuse sont loin d'être, pour un grand nombre de lecteurs sans doute, une école de santé et d'équilibre spirituels. Pour d'autres, au contraire, ils peuvent être un plaisir anodin, quelques instants de dilettantisme charmant et sans conséquence.

Maurice BLAIN

GOSSIN (Henri).

*Personnage insignifiant.* Montréal, les Editions Modernes [c1946]. 318 p. 21 cm.

84-3

Mauvais

Emile Clin raconte son histoire. Recueilli dans un orphelinat dirigé par des prêtres, il en sort à l'âge de 18 ans. Après avoir essayé successivement du métier de graveur, de plongeur, de secrétaire, il est mobilisé dans l'auxiliaire en 1939. Rendu bien vite « à ses foyers », on l'embauche comme bon à tout faire, chez un médecin très riche. Injustement accusé de vol, il risque d'être chassé. Il découvre alors avec stupeur que l'argent a été subtilisé par la propre maîtresse du logis, qui en a besoin pour ses adultères. Voulant avoir avec celle-ci des explications franches, il est violemment précipité dans un escalier où il se tue presque. C'est à l'hôpital où il est hébergé qu'il raconte sa vie.

Ce récit ne respecte aucunement la morale. Les passages scabreux abondent. Clin passe d'une femme à l'autre (Bouboule, Isabelle) sans aucune difficulté. Ses jugements sur la vie, le monde, l'Eglise, les prêtres, la J.O.C. sont d'un primaire intelligent, frotté de culture, mais haineux, ou plutôt aigri et dédaigneux.

Voici un passage qui paraît bien être un condensé de la philosophie du livre : « Ce qui rend les hommes mabouls, c'est de vouloir pénétrer un mystère qui ne leur sera jamais dévoilé. Au lieu de déguster la vie jour après jour, aujourd'hui moche, demain

meilleure, ils veulent comprendre et savoir. Tout ce qui échappe à leur entendement, ils le nomment Dieu, Destin, Fatalité. — Dieu, c'est l'X d'une insoluble équation, l'équation de la vie. Et tout ce que l'humanité ne sait pas et ne saura jamais, elle s'use à le rechercher en se donnant parfois l'illusion de le comprendre. Cette illusion s'appelle pour les uns la science, pour d'autres la religion, pour un petit nombre et peut-être les plus sages, l'Art » (p. 275).

« Primaire intelligent », avons-nous dit. Henri Gossin est haut en saillies, spirituel, vivant, très spirituel même dans les quelques cent premières pages. La langue est drue, directe, caustique, la vraie langue de Panurge.

C'est pourquoi on se demande avec étonnement comment un « personnage » si plein d'allant, qui raconte sa propre histoire, est si peu débrouillard, dans la vie pratique. Chaque épisode tourne mal, non pas parce que le personnage est vraiment « insignifiant », mais parce que l'auteur le veut ainsi.

Ajoutons que le livre a le tort de traîner en longueur et, sans jamais devenir quelconque, il finit pourtant bien prosaïquement en roman à 10c.

Paul GAY, c.s.sp.

MICHEL (Henri).

*Quatre Années dures* (1940-1944). Paris, Grasset [c1945].  
284 p. 19 cm.  
84-3

Appelle des réserves

Le livre de M. Henri Michel est fort bien résumé dans la *Revue des Auteurs et des Livres* de février 1946 :

« Le roman de la résistance. Pierre Mesnard, professeur dans un lycée, est écœuré de Vichy. De fil en aiguille, il est entraîné à l'action contre l'occupant : il commence par se lier avec des patriotes qui répandent des tracts, il remarque qu'il est prudent pour lui de ne plus reparaître au lycée, il finit par devoir prendre le maquis. Aux premiers jours du débarquement des Alliés en Méditerranée, il est tué par un agent de Vichy. C'est un roman, non un livre d'histoire. Pourtant le récit donne bien l'impression de la vérité. Il n'est pas tendre pour la masse des profiteurs, — selon lui, elle est imposante — qui ont attendu sans rien faire pour le hâter, le moment du succès du général de Gaulle avant de se déclarer en sa faveur. »

Au point de vue moral, l'auteur a des passages très durs et très injustes contre le clergé et la religion, au sujet desquels il est clair qu'il n'a aucune connaissance sérieuse. De plus, certaines descriptions lascives peuvent troubler des lecteurs non avertis.

Paul GAY, prêtre, c.s.sp.

QUESNEL (Joseph).

*Tirelire*. Avec des ill. d'après des bois de l'auteur, et un portrait. Avant-propos de Marcel Lebarbier. Paris, Susse [c1943] 210 p. ill. 19 cm.

84-3

Appelle des réserves

Tirelire est le surnom de Sulpice Piéderière, fils de fermiers normands. Son enfance s'écoule sans gros incidents... et sans piété : il se soûle le jour même de sa première communion. L'école ne l'intéresse que fort peu. Les oiseaux seuls l'attirent.

Après avoir aidé son père dans les travaux de ferme, il devient bedeau de son église paroissiale, boit sans mesure et reste vieux garçon.

On peut reconnaître à l'auteur un réel talent artistique (il était graveur sur bois). Son style est vif et original. Mais tout le livre est éclaboussé de grossièretés, de trivialités, de descriptions osées, de plaisanteries de bien mauvais goût sur la religion. Qu'on en juge par ce passage : « Les oiseaux avec leurs ailes, ça sert à nous donner une idée de ce que sont les anges, la volée des anges qui vrombrissent autour de Dieu comme des mouches après un morceau de sucre. »

Livre sans morale, qui nous laisse sous l'impression que les Normands sont des ivrognes et des gens grossiers, avec une religion de pure façade. Ils méritent mieux que ce tableau de Quesnel.

R. P. LOUIS KITTEL, c.s.sp.

BAYLE (Francis).

*Les Idées politiques de Joseph de Maistre*. Lettre préf. de M. Jean Lacroix. Préf. de M. Robert Pelloux. [Paris] Editions Domat-Montchrestien, 1945. 168 p. 25 cm.

84-4.09

En ouvrant ce livre, on pourrait craindre d'être étouffé par la poussière sèche qui se dégage des œuvres tombées en désuétude. Le comte de Maistre prend volontiers figure, pour nous, d'un traditionaliste assez étroit, ayant connu son heure d'influence et de célébrité, mais dénué de valeur stable, d'influence stimulatrice et toujours vivante. Il semble n'en avoir survécu qu'un nom destiné à charger sans profit la mémoire des étudiants. La surprise est donc agréable de trouver en M. Francis Bayle un essayiste fort intelligent qui parvient à nous persuader de reviser nos jugements, hâtifs et ignorants, sur l'auteur des *Soirées*. On admire surtout l'objectivité parfaite de l'exposé. M. Bayle s'efface devant de Maistre : il vise à faire connaître l'homme, sa méthode, sa philosophie politique, les applications de cette philosophie à la société, aux constitutions, aux formes de gouvernement. *Les Idées politiques* intéresseront tous ceux que préoccupent avec raison les questions sociales élevées à leur plus haut plan d'ordre naturel.

Y. L.

ADÉODAT.

*La Balance de Dieu.* Dessins de Hallo. Abbaye S. Wandrille, Editions de Fontenelle [1944]. 153 p. ill. 19.5 cm. 84-97

D'une façon imagée, voire fantaisiste, l'auteur rappelle d'importantes et profondes vérités relatives à la justice ou à la miséricorde de Dieu, offre un commentaire du Pater, etc. Il nous présente ces vérités sous la forme d'une conversation entre le Seigneur et l'homme. Parfois interviennent d'autres interlocuteurs, comme au chapitre intitulé *Dans le parc d'Academos* où nous sont présentés Platon, Socrate et une foule d'autres personnages. Comme le dit Dom Chambat, o.s.b., dans l'avant-propos, « *Dans le parc d'Academos* pourrait se donner, sous sa forme si originale, comme un petit traité de l'amour de Dieu ».

Quant au reste, le livre est d'une lecture agréable. Sous une couverture attrayante, il s'agrément de quelques illustrations.

André JANOËL

PERROY (Marguerite).

*Notre Voie douloureuse.* Paris, Lethielleux [1945]. 60 p. 21.5 cm. \$0.50 (\$0.55 par la poste). 84-97

Une Française, grande patriote et catholique convaincue, évoque le calvaire que la France a gravi pendant cinq ans.

Ces pages sont l'écho d'une grande douleur : « Douleur des corps martyrisés, des cœurs à l'étai, des âmes tourmentées. Douleur de la patrie déchirée, du monde en proie au nouveau déluge qui l'inonda de sang et de feu. Même aujourd'hui, malgré la victoire, que d'angoisses encore, que de blessures, sans parler de celles dont les cicatrices saigneront à jamais. »

On revit avec l'auteur la Passion du Christ, dont le Visage meurtri de la France blessée nous rappelle l'image. Ces pages sont parmi les plus profondes et les plus vraies que nous offre la littérature d'après-guerre.

Elie GOULET

LARIGAUDIE (Guy de).

*Guy de Larigaudie dans ses plus beaux textes.* Montréal [Fides] 1946. 96 p. 18 cm. (Coll. du *Message français*, dir. par Roger Varin) \$0.35 (\$0.40 par la poste). 84-992

Cote de la collection : 84-8

Au moment où il s'enfonce dans le péché impur, Laurent Pasquier s'écrie : « Le monde autour de moi, n'est plus que fuites de reptiles. Oh ! Que tout ne me soit pas souillé ! Qu'il me reste

quelque refuge et quelque adoration ! Et si je me dégoûte moi-même, si je me recrache et me renie à certaines heures, que je puisse encore compter sur une gorgée d'air glacé, sur un verre d'eau pure, un saint visage, un cœur de cristal ! »

Ce verre d'eau pure, ce saint visage, ce cœur de cristal, nous les trouvons dans la vie et l'œuvre de Guy de Larigaudie. Né d'une vieille famille périgourdine, scout de France, Guy de Larigaudie a vécu une vie pleine d'aventures, en gardant toujours un cœur pur, tendu vers Dieu.

Touriste du monde, il est, ainsi qu'il se décrit lui-même, « le voyageur en diligence. Voyageur fantaisiste dont les désirs et la chanson du soleil sont les seuls conseillers. Libre, il s'arrêtera au gré de son plaisir. A ce hameau de montagne, dont il a aimé le torrent. A ce village parce qu'il doit faire bon prier dans l'église romane au clocher démantelé. A cette hôtellerie sise au croisement de deux routes parce qu'il serait agréable d'aller rêver dans les bois et de prendre un bain dans l'étang.

« Il ignorera la triste sécurité des itinéraires fixés à l'avance. Sa route sera vagabonde. Elle musera dans la campagne et se confondra volontiers avec les sentiers de montagne ou de forêt. Elle sera semée d'incidents tristes ou gais.

.....

« La seule règle de son voyage sera le gré de sa fantaisie » (p. 38).

On voit Guy de Larigaudie sous tous les cièux, sur tous les continents. Il accomplit le miracle de Paris-Saïgon en automobile, une vraie gageure ! Et toujours avec une âme de feu. Regardez-le près du Pacifique : « Étalaé sous mes yeux, le Pacifique flambloyant jusqu'aux limites de l'horizon exaspère en moi un besoin presque douloureux d'indépendance et d'espace. Demain, il me faudra retrouver la civilisation avec les cols, les souliers, le froid, les villes, les rues étroites, les contraintes et tous les carcans que le progrès fait peser sur nos épaules. La tentation farouche de l'aventure monte en moi avec le désir violent de ne plus penser à autre chose qu'à courir à la voile ces îles prodigieuses, à en cueillir sans vergogne toutes les fleurs magnifiques et sauvages, à me laisser glisser dans la nonchalance des nuits et des jours. Tout ce qui m'entoure, ce soleil, cette eau, ces chevaux et ces femmes, chante l'appel à une vie sans frein menée dans un débordement de joie animale.

« Mais non ! La vie est une autre et plus passionnante aventure. Son enjeu est éternel et elle ne vaut que par cet enjeu. Il n'est que Dieu qui compte. Tout le reste est mirage » (p. 64).

Les beautés de la création ne peuvent remplir le cœur de Guy de Larigaudie : Dieu seul pourra assouvir sa soif d'aimer et

de connaître. Guy reste attaché à Lui, refaisant ses forces spirituelles par le chapelet et la communion quotidienne. Car il a tout vu : les splendeurs de l'océan et les lépreux de l'Océanie, les désirs sublimes de notre cœur et les instincts mauvais qui grouillent en nous. Plus que tout autre, il sait que la vie surnaturelle est un combat.

A ce paladin des temps modernes, il faut, une fois le monde parcouru, le cloître ou la mort. Dieu choisit la mort. En mai 1940, une balle de mitrailleuse le frappe en plein front, face à l'ennemi, et il meurt à cheval comme il l'avait rêvé.

« Bien sûr, j'aimerais mieux mourir, le sachant pleinement. J'aimerais pouvoir prendre toute ma vie au creux de mes mains et avoir le temps de l'élever vers Dieu et de la Lui donner comme mon humble offrande d'homme.

« Mais ce sera bien également si, au lieu de s'ouvrir lentement sur la lumière, la porte cède d'une brusque poussée » (p. 91).

Je ne puis résister à l'envie de glaner encore quelques textes, tant ils sont éloquents et suggestifs ! Ils valent d'ailleurs infiniment plus que ma prose.

« Ma vie tout entière n'a été qu'une longue quête de Dieu. Partout, à toute heure, en tout lieu du monde, j'ai cherché sa trace ou sa présence. La mort ne sera pour moi qu'un merveilleux laisser-courre...

« Elles ne pouvaient pas comprendre, les belles étrangères, que même sur les musiques de danse les plus enveloppantes, mon cœur au dedans de moi-même cadencait une prière et que cette prière était plus forte que leur grâce ou que leur attirance...

« La communion quotidienne a été pour moi, chaque matin, le bain d'eau vive qui affermit et détend tous les muscles, le repas substantiel avant l'étape, le regard de tendresse qui donne hardiesse et confiance...

« Je me suis promené à travers le monde comme dans un jardin clos de murs. J'ai mené l'aventure d'un bord à l'autre des cinq continents et j'ai réalisé les uns après les autres tous les rêves de mon enfance. Le parc de la vieille demeure périgourdine où je fis mes premiers pas s'est élargi aux limites de la terre et j'ai joué sur la mappemonde le beau jeu de ma vie. Pourtant les murs du jardin n'ont fait que reculer et je suis toujours en cage.

« Mais un jour viendra où je pourrai chanter mon chant d'amour et de joie.

« Toutes les barrières se briseront.

« Et je posséderai l'Infini » (p. 94).

Les dernières confidences se ferment sur cette certitude. Il faut lire ce vibrant message de la France chrétienne !

Paul GAY, c.s.sp.

FORTIN (Marie-Anna).

*Bleu poudre.* Le Credo du matin. Préf. de M. Alfred Des Rochers. Montréal, 1939. 142 p. front. 21 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

C84-1

*Le Livre français* (no de sept.-oct. 1939) saluait en ces termes la publication de l'ouvrage de Mlle Marie-Anna Fortin : « Voici le livre, plein d'enthousiasme, de flamme généreuse, de pensées hautes, d'une jeune Canadienne française [...]. Le brillant de ses images, la musicalité de ses rythmes, la fraîcheur de ses sentiments sont dignes d'être retenus, ainsi que la fantaisie juvénile et sérieuse à la fois de son imagination [...]. » Marie Noël y alla également de ses louanges et la critique canadienne fit un écho unanime à ces éloges d'outre-mer : Mgr Camille Roy, Aegidius Fauteux, Victor Barbeau, Alfred Des Rochers et Lucien Rainier apprécièrent à qui mieux mieux l'authentique poésie de cet ouvrage. Tous ces jugements peuvent se résumer dans ces remarques de Louis Dantin : « *Bleu poudre* est un charme pour l'œil avant de l'être pour l'esprit. C'est bien sincèrement que j'y admire de hautes qualités de sensibilité et d'imagination, servies par une diction bien personnelle, pittoresque et brillante. »

Pour notre part, soulignons la haute et noble inspiration de ces pages, inspiration qui atteste la fine culture et l'équilibre intérieur de l'auteur ; un souffle poétique qui ne trompe point ; la maîtrise technique dont témoignent la grande richesse de la rime, le maniement agile de l'enjambement, le jeu remarquable de l'hiatus intérieur, etc., toutes qualités qui ont permis à Mlle Fortin d'écrire quelques vers d'une exceptionnelle densité poétique.

Nous ne surprendrons donc personne en souhaitant que Mlle Fortin continue de fréquenter les Muses. Un travail assidu, tenace, fervent, lui permettrait de donner à notre littérature quelques-uns des fruits que laissent présager ces premières fleurs.

Théophile BERTRAND

ROY (Serge).

*Impasse.* [Montréal] Pascal [c1946]. 2 v. 19.5 cm.

C84-3

Dangereux

Il est facilement explicable que la critique se soit montrée laxiste du point de vue moral devant le roman de Serge Roy : cette œuvre atteste, en effet, un talent authentique et un bel effort créateur. Elle est vraiment la promesse d'une carrière féconde, si l'auteur continue de se mûrir, de travailler ferme et surtout de chercher les conseils d'un censeur averti. On ne peut donc nier à M. Roy les grandes et véritables qualités du romancier : œuvre pleine de vie, d'observation, d'analyse, de force dramatique. Pourtant, devant les audaces légitimes et nécessaires, quoique pas toutes aussi heureuses, du roman chez nous, il faut

souligner l'importance, non seulement de la maîtrise artistique, mais encore d'une formation solide, intégralement humaine. Et si l'on veut se risquer à jouer de la formule du roman à thèse, il faut savoir s'en servir comme il convient, et ne pas écrire de telle sorte que le lecteur puisse interpréter contradictoirement le sens de cette thèse et rester enfin sur des doutes irréductibles. C'est là, semble-t-il, le défaut capital d'*Impasse*, parce que l'auteur n'est pas encore suffisamment maître de ses moyens.

Double adultère ! Tel est le sujet de cet « ouvrage extraordinaire » (le mot est de la couverture-annonce). On ne peut traiter un tel sujet sans danger et précisément, il y faut une maturité et une sûreté de main qu'on ne trouve pas dans *Impasse*. Sans doute l'auteur, en dépit de phrases très malheureuses et qui semblent lui échapper, sait laisser agir ses « héros », ne met pas en général de complaisance trop suggestive dans la peinture de scènes risquées et montre une réserve louable. Tout de même, l'ensemble est trop flou et incertain, l'intrigue ne présente aucun type de caractère assez noble, pour qu'il ait échappé aux dangers d'une telle entreprise.

Pour les deux principaux acteurs de ce drame, l'amour prime tout. Celui qui se voit refuser le bonheur qu'il rêve peut et doit mettre tout en action pour l'obtenir. Il va sans dire que ce bonheur est fait en grande partie de l'amour : « ...l'amour partagé... richesse principale, efficace et durable. » Lois et principes, bien individuel et bien commun n'ont rien à y voir et ne doivent pas s'interposer : « Contre ma conscience, contre mes intérêts, contre ma dignité même, je céderai à l'appel de celle que j'aime. » Protéger, défendre cet amour devient devoir d'honneur : « Peu importe le prix de ma liaison, je ne la briserai pas. L'honneur et l'amour que je lui porte m'obligent à réparer en partant avec elle... J'ai commis une bonne action en la recueillant. » Le retour intermittent de passages qui relèvent directement de la thèse trop imprécise reste ici insuffisant à balayer l'impression d'ensemble.

Le dynamisme de la volonté et de la religion est à peu près insoupçonné dans ces pages devant la souveraineté de l'amour. Il semble ne plus y avoir de lutte efficace lorsque la grande passion s'est emparée de ces âmes veules : elles n'ont plus qu'à se laisser emporter par le courant : « Il y courait quand même (dans le gouffre de l'amour illicite) déchiré par le remords de ne pouvoir écouter les gémissements de sa conscience, désappointé par la faiblesse de sa volonté incapable d'interdire le pressant appel de sa passion. » « Il eut une totale perception de l'inutilité de lutter... à quoi bon ? »

Si tel nous apparaît celui qui s'est posé en sauveteur du bonheur naufragé, que dire de la pauvre victime ? Ame sans ressort, vouée au malheur par hérédité, éprouvant le besoin maladif de reconsidérer constamment ses antécédents et sa vie :

j'aurais dû faire ceci... j'aurais dû faire cela... La pente est glissante et une fois rendu en bas, on trouve mille bonnes raisons de « refaire sa vie ratée ».

Encore une fois, ce sont là les agissements et les pensées des personnages du roman ; mais la volonté de « thèse » manifestée dans l'ouvrage, peut-être à cause de l'influence inéluctable des formules actuelles du roman, ne réussit pas à contrebalancer avec succès l'atmosphère trouble de cette tranche de vie.

Paul Bourget a traité « ex professo » du fatalisme dans son roman : *La Geôle* ; il y apporte du moins une solution catholique. Ici rien d'une telle solution. Celui qui s'est fait chevalier-servant par honneur, par devoir, meurt en état d'adultère dans un accident d'avion. Sa compagne demeure dans une situation inextricable ; un chapitre de plus et elle se suiciderait peut-être, mettant à exécution la menace qu'elle en avait fait.

Ce n'est certes pas la lecture de pareils romans qui donnera aux jeunes gens le sens de l'équilibre et l'amour d'une volonté bien trempée dont ils ont tant besoin. Les adultes ? Ceux qui sont déjà pessimistes ne pourront que s'ancrer davantage dans leur conviction qu'il n'y a rien à faire, qu'il vaut mieux tout laisser courir...

En dépit de ce tableau, répétons en terminant que Serge Roy nous laisse les meilleures espérances. Il suffit qu'il apprenne où faire porter ses efforts, car il est certainement un écrivain de talent et un « homme de bonne volonté ».

F. MICHAUD, c.s.sp.

EHRENBURG (Ilya).

*La Chute de Paris*. Prix Staline 1942. Tr. du russe par A. Oranę et M. Liénard. [Alger] Charlot. 2 vol. 23 cm. (Coll. *les Ecrivains soviétiques*, publ. sous la dir. d'Albert Ludovic.)

891.7-3

Appelle des réserves

L'auteur, stalinien convaincu, raconte l'histoire intérieure de la France avant la dernière guerre. Il chante les mérites du communisme et du Front populaire, et s'en prend à tort et à travers aux autorités religieuses et civiles, à tous ceux qui ne partagent pas son admiration pour le régime de Moscou. Quant à la morale, elle sort assez mal en point de ces pages souvent obscures. Bref, une autre de ces œuvres qui contribuent à des degrés divers à obnubiler l'esprit et à souiller le cœur.

Albert PARADIS

## GÉOGRAPHIE. BIOGRAPHIES

RETUERTO (Marcial).

*Sur les traces de Magellan*. Récit de voyages. Paris, Susse [c1945]. 249 p. 19 cm.

91.041

Pour adultes

JANVIER 1947

305

En septembre 1935, un jeune homme de vingt-cinq ans entreprend de refaire le périple de Magellan. 1935-1946 : onze années qui, par leur densité tragique, nous donnent l'impression d'avoir vécu plusieurs décades. La guerre civile espagnole, la deuxième guerre mondiale, une révolution dans le transport aérien réduisant à quelques heures de vol les distances entre les grandes capitales, tout cela fait de cette aventure une réalisation unique, qui ne pourra plus se répéter dans les mêmes conditions. Aussi, le récit vous tient-il sous le charme par son panache, par la saveur forte que dégage cette odysée moderne.

Notre héros s'embarque à Séville à bord du Cabo, petit navire de moins de deux mille tonnes : c'est le 15 septembre 1935 (Magellan avait largué les voiles le 17 septembre de l'année 1519). Au bout de 24 jours, il débarque à Rio-de-Janeiro. Cette première partie du voyage est très intéressante à cause de l'homogénéité de l'équipage qui est espagnol, à cause surtout d'une franche camaraderie cimentée par les dangers communs essuyés sur la mer.

La deuxième étape est celle de Buenos-Ayres à Santiago, en passant par le détroit de Magellan. Puis, de Santiago aux Philippines. Notre cicerone nous abandonne à Manille d'où il se propose de se lancer sur les traces de Jean Sébastien El Cano et des derniers compagnons de Magellan. Nous avons hâte de retrouver l'auteur dans le *Tour du monde est bouclé*.

Ce livre fourmille en fines observations et en belles descriptions. Voici celle de Santiago : « Installé dans un hôtel à proximité de la gare de Mapocho, la première chose qui me remplit les yeux, les faisant clignoter d'étonnement, de stupeur presque, c'est la vue de la Grande Cordillère dressant sa masse juste au-dessus de Santiago comme une immense muraille haute de cinq à six mille mètres... Elle est couronnée de neiges éternelles dont la couleur, blanche pendant la journée, changera de nuances et de tons à l'heure du crépuscule, passant par l'orange, le cramoiis, le violacé, jusqu'à devenir blanche de nouveau la nuit, d'un blanc glacé, fantomatique lorsque la lune reflète sur ce suaire de géants sa lumière spectrale. »

La langue est toujours limpide, très classique, parfaitement charpentée : rien n'est sacrifié à la fantaisie. Cette pureté nous repose des phrases invertébrées de certains écrivains modernes.

Quelques incursions, plutôt bénignes, sur les terres d'Aphrodite.

Elie GOULET

DROUIN (Chan. Raoul).

*Monseigneur Georges Gauthier*, archevêque de Montréal. Montréal, Fides, 1946. 105 p. h.-t. 21.5 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

92:8

Monsieur le chanoine Raoul Drouin a écrit un petit livre d'une centaine de pages à la gloire de Monseigneur Georges Gauthier, archevêque de Montréal. Ce n'est ni une biographie, ni une histoire complète, mais plutôt un Mémorial. Ceux qui ont connu Monseigneur Gauthier le reconnaîtront, car le dessin est fidèle ; les autres souhaiteront une biographie complète pour le mieux connaître.

Nous devons de la reconnaissance à tous ceux qui se penchent sur notre histoire, nationale et ecclésiastique, pour arracher à l'oubli ce qui mérite de vivre dans la mémoire des hommes. Que Monsieur le chanoine Raoul Drouin soit donc remercié de nous avoir dit ce qu'il savait et pensait de Monseigneur Georges Gauthier. Ce faisant, il s'est acquis la reconnaissance de l'Église canadienne et plus spécialement de l'Église de Montréal. Toute bibliothèque d'ecclésiastique sans exclusion, naturellement, les autres, devrait posséder ce petit ouvrage.

Dom Raoul HAMEL, o.s.b.

THIRIET (Jacques).

*Un témoignage : Elie Quercy, 1916-1938, jociste.* Préf. de S. Exc. Mgr Saliège. [Paris] les Éditions Ouvrières [1945]. 63 p. 19 cm.

92:2

Comme un grand nombre d'autres jeunes de l'Action catholique, Elie Quercy fut une âme d'élite qui sut faire rayonner le Christ dans son milieu. Il fut un jociste total : pur, fier, joyeux, conquérant, partout, dans sa famille, sa profession, son quartier.

Il comprit la parole du Maître : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » Sa vie, il la mit totalement au service des ouvriers, ses frères, et il se reprochait souvent de n'en pas faire assez pour soulager la détresse morale de la jeunesse ouvrière.

Il fut « un compétent dans sa profession, un compétent dans l'action, un compétent dans l'ascèse chrétienne » (Mgr Saliège).

Cette biographie sera une inspiration pour toute la jeunesse en général et pour la jeunesse ouvrière en particulier.

Denis MONTBOISÉ

TOUCHE (Mme Firmin).

*Mon fils Jean-Claude.* Paris, Bloud et Gay. 133 p. hors-texte 16 cm.

92:2

Ce petit volume raconte la vie d'un jeune Français... extraordinaire. Extraordinaire, il le fut à tous points de vue : succès mirobolants en classe, musicien prodige, beauté angélique, piété séraphique, son ange gardien lui apparut même trois fois — à ce qu'on rapporte ici — pour lui révéler qu'il était appelé au

sacerdoce. Par malheur, une balle allemande le blessa mortellement pendant la libération de Paris, l'empêchant de répondre à l'appel d'En-Haut.

Denis MONTBOISÉ

DANIÉLOU (Madeleine).

*Madame de Maintenon, éducatrice.* Bloud et Gay, 1946.  
221 p. 22 cm.

92:3

Ce livre est une étude solide, riche de substance et pleine, par endroits, d'aperçus savoureux. Au reste, étant donné la personnalité de l'auteur, pareille étude ne pouvait lui être indifférente, car Madame Daniélou fut mêlée à la vie politique française, mère de famille, directrice et fondatrice d'une des premières maisons catholiques d'enseignement supérieur pour jeunes filles. Il ne s'agit pas d'une biographie romancée, qu'aurait d'ailleurs rendu possible la destinée singulière de celle qui, enfant, fut réduite à mendier et mourut presque Reine après avoir traversé la Société la plus brillante et la plus mêlée. Il s'agit d'une étude solide, fortement appuyée sur des textes sérieux, et traitant non le côté brillant et mondain mais la vie profonde de Madame de Maintenon, c'est-à-dire « la meilleure introduction à son œuvre d'éducatrice, pour nous en livrer le secret tout chrétien et vraiment apostolique ». C'est ainsi que nous découvrons Madame de Maintenon « grande bourgeoise française, confondant d'ailleurs les vertus bourgeoises, le bel ordre, l'économie, l'exactitude, avec les vertus chrétiennes plus libres, plus géniales, telles celles de Madame de Chantal et de Mère Marie de l'Incarnation ».

Ainsi, en même temps que se dessine cette physionomie aux vertus si solides mais parfois dépourvues de charme, nous comprenons l'idée qu'elle a pu se faire de l'éducation à donner aux Demoiselles de Saint-Cyr. Certes, si Fénelon avait été consulté, l'atmosphère eût été différente. Il ne croyait pas beaucoup à l'éducation collective, le développement de la personne étant, en effet, une affaire individuelle ; il se méfiait des couvents qui laissaient les jeunes filles dans une ignorance profonde du monde ; il disait à une dame de qualité : « Une fille en sort comme une personne qu'on aurait nourrie dans les ténèbres d'une profonde caverne, et qu'on ferait tout à coup passer au grand jour ». Il aurait donné aux études une part plus grande que ne le fit Madame de Maintenon ; de plus, il aurait fait du plaisir le grand ressort de l'éducation, tandis que Madame de Maintenon lui substitua l'honneur. D'ailleurs, pour comprendre son œuvre et la couleur spéciale qu'elle a prise, il faut la repenser dans l'époque et la replacer dans le milieu où elle s'est développée. Si Madame de Maintenon a méconnu les valeurs de culture et de sensibilité, elle a mis en relief toutes les valeurs de l'esprit et du caractère. A côté d'aperçus extrêmement intéressants sur l'éducation, c'est tout un tableau du 17<sup>e</sup> siècle finissant qui se trouve brossé devant nous. C'est

Saint-Cyr dont le jardin était contigu au Parc de Versailles, c'est la période mondaine au temps des splendeurs d'Esther et d'Athalie, c'est la crise avec l'introduction de Madame Guyon, et le risque de schisme qu'elle faillit répandre parmi les Dames, c'est la période de stabilité après les tâtonnements, c'est surtout Madame de Maintenon en action et, à travers elle, un Louis XIV inconnu.

Enfin, c'est Saint-Cyr lui-même, la grande maison aux lignes pures, où Bonaparte vint un jour chercher sa sœur Pauline quand la maison fut fermée au moment de la Révolution et où, plus tard, il installa son Ecole d'officiers.

En résumé, l'étude de Madame Daniélou est un très beau livre, sur un sujet très intéressant, et que l'on relira toujours avec plaisir.

Mme M.-A. LEGRAND

MONTIER (Edward).

*A l'école d'Albert de Mun.* Paris, Office français du Livre. 132 p. 19 cm. (*Oeuvre populaire d'Éducation et de Rénovation. Coll. les Maitres immortels*).  
92:3

Le comte Albert de Mun est l'une des grandes figures catholiques du siècle dernier, en France. Ce fut l'un de ceux qui luttèrent le plus pour le sort de la classe ouvrière. C'est un peu tous ces mérites que l'auteur nous rappelle dans son volume.

En un style plutôt lourd, il nous parle de la jeunesse, de la vocation de celui qu'il présente, ainsi que de son « action politique et sociale » et de ses « théories sociales ».

D'autres personnalités, non moins célèbres, évoluent autour du personnage central. Il en est plus ou moins parlé, selon l'influence qu'ils exercèrent sur De Mun ou leurs rapports avec lui ; parmi les principaux, retenons : Augustin Cochin, Léon Harmel et le marquis René de la Tour du Pin.

Ce livre, au demeurant très documenté, est sans doute une œuvre que ne pourront ignorer ceux qui entreprendront un jour l'histoire de ce qu'on pourrait appeler « l'émancipation de la classe ouvrière ».

André JANOËL

Du Bos (Charles).

*Qu'est-ce que la littérature ?* Tr. de l'anglais par Mme Charles Du Bos ; et *Dernier Journal intime*, suivi de *Hommage à Cb. Du Bos*, par François Mauriac, Ch. Morgan [et autres]. Paris, Plon [c1945]. (Réimpr. par l'Arbre.) 276 p. portr. 19.5 cm. (Coll. *Présences*) \$1.50 (\$1.60 par la poste).

92:8

Dans ses *Mémoires*, André raconte son premier voyage à Pontigny où il rencontre Gide, Martin du Gard, Jaloux, Strachey et Charles Du Bos. « Après le dîner, on se réunissait au salon pour des jeux subtils et savants. Portraits par comparaison : « Si c'était un tableau, qu'est-ce que ce serait ? » — « Une Vénus de Raphaël retouchée par Renoir », répondait gravement Roger Fry. Portraits par cotes : « Intelligence ? » (Il s'agissait de Benjamin Constant.) « Dix-neuf », répondait Gide. « Cher ami », interrompait anxieusement Charles Du Bos, « si vous le permettez, je dirais plutôt : dix-huit trois quarts... » — « Sensibilité ? » — « Zéro », disait Gide. « Comment ? » reprenait Charlie, désolé, mais au moins la moyenne, sinon même douze, ou plus exactement, douze et demi. »

Fort plaisante, l'anecdote souligne à ravir « la gravité méticuleuse et désespérée » d'un grand critique catholique qui a laissé une éclatante réputation de pénétration, de probité et de sens esthétique à peu près infaillible. On ignore encore trop chez nous et l'artiste et l'homme. En attendant de pouvoir admirer plus à loisir la valeur de l'artiste, par la lecture des *Approximations*, du *Dialogue avec André Gide*, de *Byron et le besoin de la fatalité*, de *François Mauriac et le problème du romancier catholique*, on trouvera ici l'occasion de connaître la trempe d'un homme qui, comme nous le montre l'*Hommage à Charles Du Bos*, avait accepté la terrible exigence chrétienne. Il fait bon lire à cet effet les témoignages de François Mauriac, Gabriel Marcel, Jacques Madaule, Daniel-Rops et autres. « Vous connaissez la vérité, et la vérité vous rendra libres. » Cette parole de Jésus, Charles Du Bos l'a toujours aimée, toujours méditée, pour en réaliser enfin la plénitude de signification.

Y. L.

DUGAS (Marcel).

*Un romantique canadien : Louis Fréchette*. 1839-1908. Nouvelle édition. Montréal, Beauchemin, 1946. 318 p. 19.5 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

92:8

Un livre sur Fréchette peut paraître de prime abord inutile. Que sert-il, après avoir appris « A la nage » sur les bancs d'école, nous disons-nous, d'en savoir davantage sur ce mauvais rimeur sans originalité ? Mais c'est là une erreur qui vient du fait que nous considérons seulement l'œuvre littéraire du poète sans tenir compte de l'énorme influence qu'il a exercée sur son époque.

L'auteur d'*Un romantique canadien* indique bien le manque d'originalité de ce poète, imitateur aveugle de Victor Hugo, qui naquit en 1839, alors que l'auteur des *Misérables* avait donné *Hernani* neuf ans plus tôt et allait être porté à l'Académie en 1841. Il est sans pitié pour le servile imitateur que fut Fréchette. Tel passage de *la Voix d'un exilé* semblerait le brouillon des *Châtiments*.

Mais Dugas insiste sur l'influence qu'eut Fréchette comme éveilleur d'un peuple depuis longtemps fermé aux choses de l'esprit. Il rappelle les âpres polémiques que soutint notre poète contre Adolphe Routhier et l'abbé Baillargé. Dans ses *Lettres à M. l'abbé Baillargé*, il a contribué pour beaucoup à éveiller le public aux problèmes de l'enseignement.

Le *Louis Fréchette* de Marcel Dugas était donc opportun, puisqu'il suffit à nous donner une image très nette du poète et de l'homme, sans qu'il nous faille nous astreindre à lire toutes les œuvres d'un « initiateur sans génie ».

Noël PÉRUSSE

FAURE-FAVIER (Louise).

*Souvenirs sur Guillaume Apollinaire*. Paris, Grasset [c1945].  
242 p. hors-texte 19 cm.  
92:8

Pour adultes

Guillaume Apollinaire (de son vrai nom Wilhelm Apollinaris Kostrowitzky, 1880-1918), poète d'origine russo-italienne, naquit à Rome mais vécut surtout en France. D'après Louise Faure-Favier, son biographe actuel, qui lui fut très intime, il est un génie que l'avenir acclamera avec enthousiasme. Il se comparerait à Racine, à Lamartine et à Victor Hugo.

Il ne fait aucun doute qu'Apollinaire eut des qualités remarquables ; mais il y a marge de là à l'idole qu'on nous présente. Doué d'une grande sensibilité, tout d'une pièce, spirituel, érudit, original, un peu bohème, extravagant parfois, délicat, très enclin à la mystification, il avait de soi une très haute idée. « Les étudiants de l'an 2000 ne s'embêteront pas ! » disait-il de ses œuvres. Peut-être était-ce là simplement la manifestation du côté étrange, funambulesque de ce caractère énigmatique, qui paraît bien souvent un simple histrion et que Louise Faure-Favier ne voit jamais sous ce jour ?

Apollinaire était un romantique sans mélancolie, mais aussi un adepte du symbolisme et du surréalisme. Certains ont observé qu'il y avait chez lui « de la mystification et du génie, du baroque et du classique ». Toujours est-il qu'en littérature il aimait Racine et détestait Baudelaire ; en peinture, il haïssait Rembrandt qu'il traitait de « peintre au bitume bon à embêter les gens ». En architecture, le cubisme était à ses yeux le dernier mot du progrès.

L'auteur du *Bestiaire d'Orphée* mourut jeune. Son biographe écrit : « Quelle influence eût exercée Guillaume Apollinaire sur la littérature d'après-guerre ! Quelle influence sur les événements eux-mêmes ! Car tout s'enchaîne. Il eût illuminé encore parmi les ombres, dans ce monde qui sombre. Qui sait, peut-être l'eût-il empêché de sombrer... » (p. 196.)

Ce passage suffit à souligner une admiration excessive et

aveugle. Bien entendu, tous les critiques ne sont pas d'un tel avis et c'est fort heureux. Apollinaire, qui fut atteint des fièvres artistiques du jour et l'on peut croire, quoiqu'il en ait, que l'ère apollinarienne ne succédera pas à l'ère chrétienne.

Louise Faure-Favier ne fait pas de critique littéraire, mais nous présente la biographie la plus développée que nous ayons de l'auteur, avec force anecdotes pittoresques. Elle n'oublie pas la vie amoureuse de son « héros », qui d'ailleurs exerça une forte influence sur ses œuvres. Pour comprendre certains de ses textes, il faut connaître Annie, Marie, Lou, Madeleine et Ruby.

Le récit est simple, semé de bonnes descriptions, et rempli de détails intéressants sur le mouvement littéraire français : c'est de la petite histoire, toujours précieuse lorsqu'elle est exacte et je veux croire que Louise Faure-Favier l'est habituellement. Enfin, malgré l'engouement naïf de l'auteur, l'ouvrage complète heureusement l'*Apollinaire vivant* d'André Billy et l'*Apollinaire* d'André Rouveyre.

Louis-Henri BOIVIN

JABOULEY (Michel-Ange).

*A l'école de Louis Veillot.* Paris, Editions Mignard [1943]. 157 p. 18.5 cm. (*Oeuvre populaire d'Éducation et de Rénovation. Coll. les Maîtres éternels*).

92:8

Le nom de Louis Veillot évoque une des périodes les plus brillantes et les plus tourmentées du journalisme français. Les critiques officiels, par rancune contre les idées tranchées, nettement catholiques, de Veillot ont fait longtemps le silence autour de son nom et de son œuvre. Mais il y eut Lemaître, il y eut Sainte-Beuve qui écrivirent sur lui des articles élogieux. Et il y a surtout cette irrévocable justice que le temps rend aux êtres d'élite qui, toute leur vie, ont connu la persécution.

Quel est donc ce personnage, honni des uns, critiqué des autres, admiré de tous ? Quelle fut sa valeur d'homme et sa valeur d'écrivain ? C'est à ces questions que Michel-Ange Jabouley a voulu répondre en écrivant son beau livre, *A l'école de Louis Veillot*.

Louis Veillot était de la plus humble condition. « Je monte d'un tonnelier », dira-t-il un jour dans une de ses célèbres réparties. Il a derrière lui « des siècles d'ignorance et de roture ». Parti du village natal de Boynes à l'âge de 13 ans, il entre comme *saute-ruisseau* chez maître Fortuné Delavigne, frère de Casimir Delavigne, auteur fort à la mode en ce temps-là. Il poursuit en autodidacte ses études trop tôt abandonnées. Puis, il s'oriente vers le journalisme. Dans les feuilles de province il exerce son talent et déjà, fait montre de brillantes qualités d'écrivain. Puis se place dans sa vie l'épisode capital du retour à la foi catholique. Dès lors, il se dévouera entièrement à la défense de la religion et de

ses ministres. Promu à la rédaction de *l'Univers*, Veillot s'attaqua résolument aux adversaires de l'Eglise. Contre le *Siècle*, le *Figaro* et quantité d'autres feuilles anticléricales, il mena une lutte vigoureuse, pleine de fougue, mais toujours honnête. Ce violent méprisait également l'hypocrisie et la lâcheté anticléricales : il eut à les combattre toute sa vie.

M. Jabouley nous le montre sans cesse sur la brèche, jamais lassé dans son combat pour la Vérité, dans ses luttes contre l'imbécillité et la mauvaise foi. Les feuilles anticléricales rééditent les sophismes fumeux et archiusés de l'école voltairienne et libre-penseuse. Elles ne manquent pas d'exploiter le moindre incident qui puisse compromettre l'Eglise. Veillot rétorque avec feu, avec verve. Il projette sur les sottises arguties de ses adversaires la lumière implacable de la logique et de la raison. Il s'occupe d'abord de démontrer, et il le fait avec rigueur et probité. Mais une fois la démonstration faite, il s'amuse, moque ses adversaires, les tourne en ridicule. Ces anticléricaux, il les empoigne, les accable de railleries et n'a de cesse que fourbus, écrasés de honte, ils ne rentrent sous la tente. Il faut lire ces articles de *l'Univers*, ces chapitres des *Odeurs de Paris* où Veillot tour à tour, fulmine, blague, passe du raisonnement froid du logicien à la facétie la plus authentiquement gauloise ! Tout cela a une vie et un rythme sans pareils ! Et quelle langue ! Et quel style ! Veillot est un classique, un grand classique. Toute sa vie il n'a cessé de fréquenter les grands auteurs, surtout Corneille, Racine, Madame de Sévigné et La Bruyère. Le classicisme de Veillot n'a rien d'archaïque. La verve gauloise et l'allure endiablée de sa prose lui donnent une saveur particulière, une inimitable marque d'originalité.

On connaîtrait bien imparfaitement Veillot si on se bornait à son œuvre de combat. Il toucha avec un rare bonheur à tous les genres. Il fit de la critique littéraire et de la critique musicale, où il montra une belle érudition et un sens du goût très développé. Il écrivit des romans. Ceux-ci n'ont pas le caractère de perfection qu'ont les autres œuvres de Veillot. Ils constituent néanmoins une tentative fort heureuse en maints endroits. Antoine Albalat a pu dire que Louis Veillot « possédait le don de la prose sous toutes ses formes ».

En matière sociale, Louis Veillot fit figure de précurseur. Issu du peuple, il lui demeure attaché. Il s'indigne que la masse des petites gens doive toujours payer en fin de compte, pour les erreurs de ses chefs. Toute une meute de sectaires et de ratés mal-faisants travaille à ruiner la croyance chrétienne dans l'âme du peuple français. Veillot s'en indigna, il en souffrit intimement. Il voit les progrès du socialisme naissant. Il sait que le peuple déchristianisé tombera quasi fatalement dans l'erreur marxiste si on ne lui offre pas le seul remède au mal social : la doctrine chrétienne. « Le monde sera socialiste ou sera chrétien », a-t-il

dit, et cette vue presque prophétique se réalise pleinement aujourd'hui.

Pour les catholiques militants, Louis Veillot demeure un des plus nobles exemples qui soient. Il a rénové le journalisme catholique. Esprit moderne, il eut vite compris qu'il fallait rencontrer les adversaires de la religion et de l'ordre sur leur propre terrain. Il opposa, — suivant l'expression de M. Jabouley — « au journal et au livre corrupteur, le journal et le livre chrétien et tonifiant ». Il ne cessa de rappeler au monde fourvoyé dans l'erreur la grandeur et la nécessité des vérités chrétiennes. Il le fit avec une telle conviction et une telle fougue qu'il se créa une foule d'ennemis. Suspensions, condamnations, menaces, rien ne l'arrêta.

Voilà donc quelques-unes des réflexions que nous a inspirées la lecture de *A l'école de Louis Veillot*. Il est à souhaiter que l'ouvrage de M. Jabouley connaisse en France et ailleurs la plus large diffusion. Ainsi, le monde connaîtra mieux le vrai visage de Louis Veillot.

Jean-Marie DELÂGE

LANCTOT (Gustave).

*Garneau, historien national*. Montréal, Fides, 1946. 205 p. front. 19.5 cm. (*Artisans de notre histoire*) \$1.25 (\$1.35 par la poste).

92:8

M. Gustave Lanctôt nous présente dans un style élégant et châtié son étude sur Garneau, historien national. On reforme le livre de quelque deux cents pages avec le propos d'y revenir fréquemment, pour se grandir au contact du « grand bonhomme » dont on a pénétré l'intimité tant dans son œuvre que dans sa vie. On ressent encore un peu plus de fierté de ses origines, devant la floraison, dans des circonstances qui ne sont guère favorables, d'une œuvre qui témoigne de l'atavisme intellectuel de la race.

L'auteur sait éviter les dangers habituels de la polémique, garder le ton serein des défenseurs des bonnes causes. Avant de porter jugement, il collige les faits nécessaires. Son ton d'impartialité et sa mesure disposent naturellement le lecteur en faveur de celui dont il chante les louanges.

*L'Histoire* de Garneau nous apparaît, présentée par M. Lanctôt, comme une merveilleuse école de patriotisme vigilant et éclairé. Puisse-t-elle continuer, dans le respect unanime, sa leçon bienfaisante, qui nous rappelle le devoir de la fidélité et la nécessité des luttes fécondes.

Tous ceux qui s'intéressent à notre histoire doivent lire ces pages de Gustave Lanctôt.

L. ST-AMOUR

MONTIER (Edward).

*A l'école de Fénelon.* Une belle vie, de belles œuvres, des pages choisies. Paris, Editions Mignard [1944]. 134 p. 18.5 cm. (*Oeuvre populaire d'Éducation et de Rénovation. Coll. les Maîtres immortels*).

92:2

Excellent psychologue et éducateur de la jeunesse, Edward Montier continue l'intéressante collection *les Maîtres immortels*. Je ne pourrais offrir de meilleure appréciation que celle de ma petite sœur et filleule qui m'écrit :

« Le livre sur Fénelon je l'ai bien goûté. Sa vie, son caractère, son génie nous font rêver grand. J'ai vu qu'il avait beaucoup d'amour, mais ce qui m'a frappé le plus c'est son humilité, surtout quand il fut condamné.

« Le Traité sur l'Éducation des filles est captivant. Des filles instruites, ce n'est pas un mal. Mais, penses-tu que nous sommes aussi vaniteuses que les demoiselles de son temps ? J'ai trouvé sérieux le chapitre sur la politique, j'en ai sauté des pages pour arriver plus tôt à Télémaque. L'île de Calypso, ça devait ressembler à ton île d'Anticosti avec ses naufrages et le sorcier Gamache. Fénelon écrit de belles descriptions et il ne perd pas une occasion de donner des conseils. Il voudrait qu'on fasse tout avec amour et joie. Monsieur Montier le répète souvent. Mais pour généraliser une telle conduite, il faudrait surtout passer son livre aux garçons ; si le conseil semblait venir de nous, ils diraient sans aucun doute : « C'est rien que des idées de « créatures » ! Quant à moi, je termine par les mots du livre : « L'aimable Fénelon sera toujours apprécié. » (Henriette.)

Ce bouquin attire spontanément la sympathie des jeunes par la noblesse gracieuse du personnage, l'actualité des idées émises et par la compétence irrécusable du commentateur.

Albert BERGERON

## LIVRES POUR LES JEUNES

ACHARD (Eugène).

*L'Histoire du drapeau canadien.* Montréal, Librairie générale canadienne [1944]. 46 p. ill. 25.5 cm. \$0.35 (\$0.40 par la poste).

J342.228(71)

Dans cette plaquette de cinquante pages, Eugène Achard traite d'un sujet de grande actualité : le drapeau national. Il

fait l'historique et rappelle l'évolution des drapeaux français, anglais et américain. Il termine en suggérant un modèle de drapeau canadien qui a réellement belle apparence et qui, surtout, grâce à l'exclusion de tous les emblèmes du colonialisme, symbolise vraiment la patrie canadienne.

Denis MONTBOISÉ

ANCELET-HUSTACHE (Jeanne).

*Comment la gracieuse Belle-Aurore épousa le prince Clair-de-lune.* Avec 50 images de Jacques Cassegrain. Bloud et Gay, 1945. 64 p. ill. 27 cm. (Coll. *Belle-Aurore*).

J84-3

Les contes de Grimm sont vraiment des classiques de l'enfance et il semble qu'éternellement ils resteront une source d'émerveillement et d'évocation pour les jeunes du monde entier.

Parmi tous ces récits, l'histoire de Blanche-Neige a toujours été l'une des plus populaires ; mais depuis que Walt Disney l'a si magnifiquement traitée, elle devient un peu un terrain réservé et il faut beaucoup d'audace ou de talent pour développer ce sujet. Mais quels sont les enfants qui se sont lassés de ce conte ? Quels sont ceux qui, arrivés à la fin des aventures magnifiques de la belle héroïne, ne se sont pas demandé secrètement : « Et après... ? »

Eh bien, cet « après », Madame Jeanne Ancelet-Hustache nous le donne. Délaissant pour un temps ses articles de *l'Aube* et ses savantes études de spiritualité, elle offre aux éditions parisiennes Bloud et Gay, sous le titre : *Comment la gracieuse Belle-Aurore épousa le prince Clair-de-Lune*, l'aventure étonnante de l'une des sept enfants de Blanche-Neige, la merveilleuse Belle-Aurore.

On se doute bien que là encore, il y aura une forêt enchantée, avec des nains, des faons, des tourterelles et évidemment... un prince, tout ce qu'il y a de plus charmant : Clair-de-Lune.

L'auteur qui connaît admirablement l'âme enfantine (qu'on se rappelle son inoubliable... et introuvable *Livre de Jacqueline*) a écrit un dialogue alerte et choisi une typographie très lisible ; tout au plus pourrait-on lui reprocher de trop « se regarder écrire » dans ses sensibles descriptions de la forêt au printemps. Elle y a visiblement pris beaucoup de plaisir ; il n'est pas sûr que les enfants ne passent délibérément par-dessus... Mais n'oublions pas que ce livre est destiné aux enfants et... à leurs parents.

De fait, les illustrations de Jacques Cassegrain sont tellement remarquables que ce livre d'art pourrait bien être un de ceux que les adultes, après l'avoir donné aux petits, rêvent de mettre dans leur bibliothèque.

Guy BOULIZON

AUTEUIL (Marie-Louise d').

*Le serment de Jacques* ; 3e édition. Montréal, Granger [1945].  
137 p. ill. 23.5 cm. \$0.40 (\$0.45 par la poste).  
JC84-3

Histoire plus ou moins vraisemblable, écrite dans un style alerte, mais dont les différentes péripéties à l'agencement laborieux sentent le « déjà lu ».

Les jeunes lecteurs déploreront peut-être que Jacques, petit bout d'homme de 12 ans, manque de spontanéité juvénile, ne parle ni ne raisonne comme eux mais plutôt comme un homme d'âge mûr.

La disposition et les nombreuses illustrations dues à McIsaac sont engageantes.

Denis MONTBOISÉ

ROBIN et LAURE.

*Mirabelle au long cou*. Texte de Robin. Dessins de Laure. Montréal, l'Arbre, [c1945]. 24 p. ill. 20×23 cm. (*Les Albums de Claude*) \$0.25 (\$0.30 par la poste).  
JC84-3

Ces *Albums de Claude* s'annoncent comme très intéressants si l'on en juge par le présent numéro. Les petits sauront l'apprécier.

Il s'agit d'une *grande* girafe qui est invitée un jour chez des amis. Sa timidité lui occasionne des faux pas et elle revient chez elle toute penaude. Pour relever le moral de sa fille, madame Degrandpattes décide d'interroger un psychologue (un zèbre dans la circonstance). A force d'encouragements, Mirabelle se décide enfin à recevoir, à son tour, ses amis. Colibri, journaliste, photographe, un tout petit bout d'homme, veut la rendre célèbre. Il lui demande son portrait, un article pour son journal, etc... La réception a lieu ; on y organise des jeux et Mirabelle gagne toujours. Elle est portée en triomphe.

La présentation de l'ouvrage, le récit, les gravures surtout seront un régal pour les enfants.

# Revue

## REVUES FRANÇAISES

*L'Anneau d'or*. Cahiers de spiritualité conjugale et familiale [six cahiers par an] Paris (9, rue Gustave-Flaubert), 1945-... 56 p. 24 cm. Directeur : Abbé Henri Caffarel.

1945 : nos 5 et 6 ;

1946 : nos 7 et 8.

*L'Anneau d'or*, quel titre symbolique et approprié pour des « cahiers de spiritualité conjugale et familiale » ! J'ai par devers moi quatre numéros de cette splendide publication, quatre numéros que je viens de parcourir et dont la lecture m'a tout à fait conquis. On ne sera donc pas surpris de l'enthousiasme de cette présentation.

Disons d'abord que, malgré la spécialisation de la revue, le contenu en est très varié et adapté à la culture du lecteur moyen. La mention, parmi bien d'autres également remarquables, de quelques-uns des articles suffira à souligner toute la richesse humaine et chrétienne de ces pages pleines de doctrine, et pourtant faciles, sereines et conquérantes.

Dans *Un Devoir méconnu* (cahier 5, p. 2), M. l'abbé Henri Caffarel nous entretient de la nécessité pour les parents de « s'asseoir » de temps à autre, d'apprendre à « se taire ensemble », dans la bousculade d'une vie si universellement agitée. Voici la conclusion de ce texte fort pratique : « Vous faut-il, pour vaincre vos dernières hésitations et vous faire admettre l'importance du *devoir de s'asseoir*, un exemple venu de haut ? « Des amis s'étonnent souvent de ma tranquillité. Ils me demandent d'où viennent mon calme et ma confiance, voici la réponse ». Le Maréchal Tchiang Kaï Chek montre, ouvrant sur le hall, un petit studio assez sévère : « Chaque jour, quelles que soient les tâches qui m'attendent, rapports ou conseils, je passe une heure dans ce studio à lire la Bible et à prier. Ma femme me rejoint et, ensemble, nous pensons à la journée qui commence, aux gens que nous rencontrerons, au pays. »

Dans le no 8, sous le titre *Eutrapélie*, le même abbé, qui a évidemment le sens aigu des besoins urgents de l'heure, de l'importance de ces détails... immenses, nous parle de la *bonne humeur*, le nom tout simple sous lequel nous connaissons tous l'eutrapélie. On lira là des lignes si pertinentes et si lumineuses qu'il vaut la peine d'insister avec l'auteur lui-même : « Si vous pratiquez le *devoir de s'asseoir*, ne manquez pas de vous interroger sur la pratique du *devoir de bonne humeur*. »

*Comme le Christ et l'Eglise* (cahier 5, p. 5) du R. P. Carré, o.p., nous stimule à combattre les desseins du démon qui « veut les unions médiocres ». *Le sens chrétien du corps* (par Jacques Madaule, ibid., p. 9) réagit heureusement contre « certaines déviations du christianisme, le jansénisme par exemple, qui se sont acharnées contre le corps, jusqu'à le considérer comme l'origine et le réceptacle de tout péché ». Roger Pons, dans *Pauline, une héroïne de l'amour conjugal* (Ibid., p. 13) prouve que la vénération exaltée de Péguy pour Corneille était fort justifiée. Cette analyse est un bain de fraîcheur dans l'atmosphère freudienne, fataliste, sensuelle et molle d'une si grande part de la littérature présente. Il y aurait autre chose dans l'homme que le subconscient, une hérédité funeste et la tristesse des passions avilissantes ? Ah ! si l'on pouvait se décider à fréquenter les auteurs vraiment humains !

Les diverses sections qui partagent les *Cahiers* suffisent à indiquer que tout ce qui intéresse la vie spirituelle de la famille y trouve accueil. Ainsi, outre celle qui traite de doctrine et de principes, et de laquelle je tiens à mentionner *Eve et Marie, nos deux mères*, du P. Régamey, o.p. (cahier 8, p. 12), il y a les sections : *Portraits et Témoignages, les Enfants et la Vie spirituelle, Notes et Chroniques*, dont les sujets présentent un tel intérêt que je regrette fort de n'en pouvoir parler plus longuement, faute d'espace. Puis-je au moins avoir réussi à éveiller la saine curiosité du lecteur !

T. B.

*Le Monde français* [revue mensuelle]. Paris (41, rue de la Bienfaisance) et Montréal (360, rue Le Moyne) 1945-... 176 p. 22.5 cm. Fondateurs : A. et P. Duchêne. Réd. en chef : C.-A. Le Neveu et P. Tisseyre.

Vol. 4, no 14 ; novembre 1946.

Dans le numéro de novembre de *le Monde français*, Maurice Genevoix termine son *Sanglar*, au style fort et nourri d'une connaissance précise des sciences naturelles. La fin de cette rude histoire nous permet de classer définitivement ce roman sous la cote *appelle des réserves*. Le sujet revêt, en effet, l'âpreté des mœurs de l'époque des guerres de religion et suffit à limiter la lecture de ces pages aux seuls gens formés.

Le comte Sforza, dans *l'Italie telle que je l'ai vue*, continue son formidable réquisitoire contre Mussolini et le fascisme. Malgré le sérieux de l'article, on peut légitimement se demander s'il n'est pas partial dans ses attaques de tout ce qu'on étiquette aujourd'hui « fascisme », de même que dans son culte des « démocraties » auxquelles il reproche surtout leurs faiblesses vis-à-vis des dictateurs.

En plus de diverses chroniques, et des pages de Mgr Olivier Maurault sur les *capitales de l'Atlantique Sud*, on trouve des articles substantiels sur la vie politique et économique de certaines régions de l'Europe, de même que la fin des *Aventures en Bélouchistan*.

T. B.

*La Nef* [revue mensuelle]. Paris (22-24, rue Huyghens) 1944-... 176 p. 23 cm. Directeur-administrateur : R. Esmenard.

3<sup>e</sup> année, no 23 ; octobre 1946. Appelle des réserves

Toujours le même vide signalé en marge des précédents numéros.

Voici quelques réflexions sur les principaux articles :

Henri Mondor, de l'Académie française : *Paul Valéry et « les Cahiers d'André Walter »* (avec des fragments inédits). A priori, André Gide, Valéry et tous les grands écrivains présentent dans leurs moindres démarches, dans les plus fugitives nuances de l'évolution de leurs pensées, un intérêt capital. Si vous admettez cela, cet article vous intéressera. Par ailleurs, la morale gidienne du plaisir est donnée comme telle, sans réserves.

Armand Hoog : *Emily Brontë ou les relations du ciel et de l'enfer*. On peut trouver un certain plaisir à lire des phrases comme celles-ci : « En sortant du monde, Emily retrouve le premier monde. Si elle fuit, ce n'est pas avec les gestes de la désertion individuelle au regard pâle, mais comme on accède, par la galerie des grands rêves, à la révélation de symboles valables pour la généralité de l'espèce. » Le surréalisme dans la critique, voilà Armand Hoog. Qu'est-ce que son « ciel » et son « enfer » ? Voyez votre subconscient.

Poèmes de Pierre Jean Jouve. Des vers fabriqués selon la meilleure cuisine surréaliste. On y sent beaucoup de travail dans le choix des termes. Pour les idées, on ne comprendrait rien à la poésie si on voulait les extraire des mots.

Franz Kafka : *le Verdict*. Une histoire très peu intéressante, où un homme se suicide pour obéir à son subconscient. Mais je ne suis pas sûr d'avoir compris.

Paul GAY, c.s.sp.

## TABLE ALPHABÉTIQUE

des noms d'auteurs suivis du titre des ouvrages critiqués  
et de la cote morale

- ACHARD (E.), *L'histoire du drapeau canadien*, J, 315
- ADEODAT, *La balance de Dieu*, 300
- ANCELET-HUSTACHE (J.), *Comment la gracieuse Belle-Aurore épousa le prince Clair-de-lune*, J, 316
- AUTEUIL (M.-L. d'), *Le serment de Jacques*, J, 317
- BAYLE (F.), *Les idées politiques de Joseph de Maistre*, 299
- BELINA-PODGAETSKY (N.), *La cruelle épreuve*, B, 296
- BERNOVILLE (G.), *Grignon de Montfort*, 291
- BIRON (F.), *Le chant grégorien, sa valeur esthétique*, 294
- \*\*\* *Chansons d'Acadie*, 294
- CORTE (M. de), *Incarnation de l'homme*, 273
- CORTE (M. de), *Philosophie des mœurs contemporaines*, 273
- COURTOIS (A.), *Nos frères, les premiers chrétiens*, 288
- DANIEL et ANSELME (RR. PP.), *Chansons d'Acadie*, 294
- DANIELOU (M.), *Madame de Maintenon, éducatrice*, 308
- DEPOORTER (J.), *Le Chemin de la Croix médité*, 286
- \*\*\* *Le divorce*, B, 289
- DROUIN (Chan. R.), *Monseigneur Georges Gauthier*, 306
- DU BOS (C.), *Qu'est-ce que la littérature ?* 309
- DUGAS (M.), *Un romantique canadien : Louis Fréchette*, 310
- EHRENBURG (I.), *La chute de Paris*, B?, 305
- FAURE-FAVIER (L.), *Souvenirs sur Guillaume Apollinaire*, B, 311
- FORTIN (M.-A.), *Bleu poudre*, 303
- GENGLER, *La prédication dominicale*, 287
- GENTILHOMME (Abbé), *Tableaux du rosair*, 286
- GINGRAS (J.-B.), *Le point de départ de la paix*, 292
- GIRAUDOUX (J.), *Siegfried et le Limousin*, B?, 297
- GOSSIN (H.), *Personnage insignifiant*, M, 297
- HARRAND (G.), *A la découverte des chemins de fer et des cheminots*, 293
- HOFFER (P.), *Ma foi dans ma vie*, 283
- HUGO (V.), *Oeuvres poétiques complètes*, D, 277
- JABOULEY (M.-A.), *A l'école de Louis Veuillot*, 312
- LANCTOT (G.), *Garneau, historien national*, 314
- LARIGAUDIE (G. de), *Guy de Lartaudie dans ses plus beaux textes*, 300
- LEBESCONTE (F.), *Le Cœur de Marie*, 286
- LOISIR POPULAIRE (Le), *Arme nouvelle pour la chasse au Cafard*, 295
- MANY (V.), *La vraie vie*, 285
- MICHEL (H.), *Quatre années dures*, B?, 298
- MONTIER (E.), *A l'école d'Albert de Mun*, 309
- MONTIER (E.), *A l'école de Fénelon*, 315
- MONTIER (E.), *L'idéal fiancé*, 290
- MONTIER (E.), *L'idéale fiancée*, 290
- \*\*\* *Pages de vie*, 285
- PARIS (P.), *L'initiation chrétienne*, 288
- PERISSAS (M.), *En route*, 295
- PERROY (M.), *Notre voie douloureuse*, 300
- QUESNEL (J.), *Tirelire*, B?, 299
- RETUERTO (M.), *Sur les traces de Magellan*, B, 305
- ROBIN et LAURE, *Mirabelle au long cou*, J, 317
- ROULEAU (A.), *Pour bien comprendre et bien entendre la messe*, 288
- ROY (S.), *Impasse*, D, 303
- TESSIER (A.), *Canadiennes*, 279
- THIRIET (J.), *Un témoignage : Elie Quercy*, 307
- TIMMERMANS (F.), *Psaume paysan*, B?, 295
- TOUCHE (Mme F.), *Mon fils Jean-Claude*, 307
- UNION FÉMININE CIVIQUE ET SOCIALE, *La femme au service du pays*, 293
- VANIER (A.), *Pour que vive la Nouvelle-France*, 292
- VERMEERSCH (A.), *Catéchisme du Mariage chrétien*, 289
- VIOLLET (J.), *Le Mariage*, B, 289

- Pour répondre au désir de S. E. le Cardinal VILLENEUVE exprimé lors de sa conférence au Cercle Universitaire sur « Les lectures, »
- Pour contrebalancer des influences néfastes dans le domaine de la littérature populaire (romans d'amour, tracts, pamphlets)...

● LES ÉDITIONS FIDES LANCENT

# UN GRAND CONCOURS de ROMANS POPULAIRES

à bon marché, pour adultes (32 pages : \$0.10)

●

1er prix : \$80.00      2e prix : \$70.00  
3e prix : \$60.00  
et d'autres prix en livres de chez Fides

●

## CONDITIONS DU CONCOURS :

1. Les textes de 35 pages (8½ × 11) dactylographiées à double espace, doivent être envoyés à Fides, Concours de romans populaires, avant le 15 avril 1947.
2. Les trois premiers textes primés restent acquis à Fides qui pourra les publier dans sa nouvelle collection de romans populaires.
3. Les manuscrits non primés seront, ou bien rendus à leurs auteurs ou bien édités dans la collection des romans populaires, après entente avec Fides.

● POUR TOUS RENSEIGNEMENTS, ÉCRIRE À :

**FIDES,**  
Secrétariat du Concours de romans populaires,  
25 est, rue Saint-Jacques,  
Montréal-1.

